

REVUE SPIRITE

Fondée en 1858
PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en Chef depuis 1870
P. G. LEYMARIE

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

55e ANNÉE. N° 12 1er DÉCEMBRE 1912.

DIRECTEUR-GÉRANT : PAUL LEYMARIE

TROISIÈME ANNIVERSAIRE DU " FRATERNISTE "

Dans le numéro du *Fraterniste* du 6 décembre, notre amie Mme Benoit Robin célèbre, en une langue chaude et enthousiaste, l'anniversaire de ce grand journal spirite qui entre triomphant dans sa troisième année.

La *Revue Spirite* qui, elle, va entrer dans sa 56e année, qui, par conséquent depuis plus d'un demi-siècle, ne cesse de prêcher, par l'exemple et la parole, l'union entre tous les hommes et puis d'abord l'union et l'accord entre tous les spirites et spiritualistes, n'aurait garde, dans une telle circonstance, de se tenir à l'écart.

Aussi est-ce avec bonheur qu'elle se joint à tous les spirites pour envoyer

ses vœux de fête les plus fraternels et les plus vibrants au *Fraterniste* ainsi qu'à ses dévoués fondateurs MM. Paul Pillault et Jean Béziat.

La Revue d'Allan Kardec, dont le drapeau porte la devise bien connue : « Hors la charité pas de salut », ne peut évidemment que considérer comme ses frères tous les organes qui travaillent, de concert avec elle, à établir le règne de la fraternité, en même temps qu'à consolider et développer l'œuvre du Christ, en découvrant à l'humanité son avenir démesurément agrandi par la perspective de son incessante évolution dans la pluralité des existences et l'infinité des mondes.

Le *Fraterniste* est le plus jeune de ces frères, il a deux ans révolus: c'est un enfant, mais un enfant prodige, puisque, léger et rapide comme l'oiseau migrateur, il s'envole déjà à tire-d'ailes de cité en cité, de peuple en peuple, fixant partout son nid, d'abord par toute la France, puis en Belgique, en Hollande, en Russie, en Suisse, en Italie, en Amérique et même jusqu'au Sénégal, à Madagascar, au Maroc, en Tunisie, Guinée, Réunion et autres colonies françaises.

Et nous n'applaudirions pas tous les premiers à cet essor merveilleux d'une feuille, qui s'en va, au souffle ardent de nos amis, semer nos enseignements aux quatre coins du monde? — Oh si!

Nous cherchions à fonder une ligue spirite française, en attendant une ligue ou fédération spirite internationale; mais la voilà fondée la fédération spirite universelle, et son organe, qui ne nous démentira pas, c'est le *Fraterniste*. C'est une feuille aussi légère que bien remplie, facile à transporter et à faire circuler à peu de frais. Avec elle, pas de statuts, pas de bureau, pas de temps perdu.

Vous tous, ligueurs, propagez donc le *Fraterniste* autour de vous, et, si vous avez des vœux, des désidérata quelconques à soumettre, à faire valoir, adressez-vous simplement à ce journal, soit directement, soit par notre intermédiaire.

Oui, voilà l'entente fraternelle fondée, car cette entente qui la veut?— Ce ne sont pas seulement les spirites français, belges, anglais, américains..., ce sont aussi et peut-être avant tous, nos amis invisibles, nos prédécesseurs, nos aînés qui ont travaillé et souffert pour faire connaître et répandre les vérités de notre sublime doctrine. Les noms de ces amis invisibles sont sur toutes les lèvres; combien, pour sa part, la *Revue Spirite* n'en compte-t-elle pas et des plus éminents.

A notre tour, crions donc : Hurrah ! hurrah au *Fraterniste !*

Notre grande Révolution française, qui devait devenir celle du monde entier, avait proclamé comme loi suprême l'immortelle devise: Liberté, Égalité, Fraternité. Pour assurer la liberté, elle avait levé en masse les volontaires de 92, qui, pieds nus, en sabots, devaient arrêter l'invasion des

peuples ignorants, soulevés et conduits par des despotes. Pour assurer l'égalité, elle avait choisi ses plus illustres généraux dans les rangs du peuple, et dans une nuit célèbre, elle avait aboli les privilèges. Quant à la fraternité, on l'avait pratiquée en faisant des serfs les égaux des seigneurs, en ouvrant à tous l'immense arène du travail qui allait préparer l'essor grandiose de toutes les découvertes, de toutes les réformes, de tous les progrès dont se glorifie à juste titre le XIXe siècle.

Cette révolution n'est pas close. La liberté, l'égalité et la fraternité sont des biens qui ne règnent pas encore à la hauteur où nous les voudrions voir. Pour la transformation que nous rêvons, il nous faut reprendre à l'inverse l'application de la devise de nos pères, et faire régner d'abord parmi nous la fraternité. Quand nous aurons établi la fraternité, il ne nous sera pas difficile de réformer l'égalité : l'égalité des droits de l'homme sera complétée par l'égalité de ses devoirs. Et enfin, quand nous jouirons de l'égalité, nous nous occuperons de conquérir le principe le plus élevé et partant le plus difficile à atteindre, la Liberté, qui consistera à nous délivrer nous-mêmes de notre ignorance, de nos erreurs, de nos faiblesses, de nos vices, de nos passions ; car ce sont là les véritables causes qui *déterminent* les maladies, les misères, les discordes, les crimes, les guerres et les maux de toutes sortes dont nous souffrons. Alors, nous serons en mesure de secouer triomphants ce joug insupportable qui, depuis des siècles, nous tient courbés comme des troupeaux ; nous nous redresserons cette fois véritablement hommes.

Avec le Fraterniste, amis et frères, travaillons donc sans relâche à faire régner autour de nous la sainte Fraternité.

Et n'ayons d'autre préoccupation que de répandre et de mettre nous-mêmes en pratique la loi si profondément gravée dans l'Évangile : « Aimez-vous et aidez-vous les uns les autres ; et n'ayez d'autre but que d'être parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

ALGOL.

PRÉJUGÉS ET SPIRITISME

Ouvrage inédit par M. DUBOIS DE MONTREYNAUD

(*Suite.*)

DEUXIÈME PARTIE

L'Education. L'Idée Religieuse. Le Spiritisme.

De tous les moyens mis à notre disposition par la Providence pour lutter avec avantage contre nos ennemis, il en est un primordial qui les surpasse tous, parce qu'il les renferme tous, c'est l'éducation morale. C'est assurément un moyen lent, à effets progressifs qui nécessairement devront se répartir sur un nombre incalculable de générations, mais ces effets en sont assurés. Le préjugé né d'un principe de mal fait, jusqu'à un certain point, partie de l'éducation morale de l'homme et lui impose sa tyrannie de mal. Comme le mal lui-même il est l'ennemi ; mais comme lui aussi il devra enfin succomber dans la lutte ; car ne l'oublions pas, le Christ nous a promis le triomphe du bien sur le mal, et c'est ce triomphe qui consacrera l'avènement du règne de Dieu sur notre terre.

Mais ce n'est pas parce que la réforme de l'éducation est une entreprise colossale, une œuvre séculaire que nous devons nous en désintéresser sous le prétexte parfaitement égoïste que notre apport est de bien peu de valeur et qu'il est humain de s'intéresser davantage à une œuvre parce que l'on peut espérer la mener à bonne fin. Mais la construction d'un grand édifice comporte des matériaux de toute nature et une longue période de temps ; si les uns y apportent de grosses pierres, il en est d'autres qui ne peuvent y apporter que des grains de sable, mais l'ouvrier sait utiliser tous les éléments qui lui sont donnés. Il n'est pas donné à tous de pouvoir faire beaucoup, mais chacun a le devoir d'apporter son concours et ses efforts. N'oublions pas que le Maître n'a pas donné à tous ses ouvriers la même somme à faire fructifier. Les uns n'ont reçu qu'un talent, les autres en ont reçu davantage. Il ne nous sera demandé qu'à raison de ce qui nous aura été confié.

En raison même de notre évolution, ne considérons *jamais que le but à atteindre*. Par sa vision d'un monde de plus en plus parfait, le Spiritisme non seulement nous console de notre monde stérile et prosaïque, auquel nous sommes plus ou moins bien adaptés, suivant les conditions de notre destinée, mais il nous convertit, nous rend meilleur : il est ferment de bonté, d'amour, de sacrifice et de bonheur. Ayons recours à lui en toute confiance.

L'éducation telle que nous devons l'envisager n'est assurément pas un idéal inaccessible, mais bien une réalité à atteindre dans un avenir lointain,

le Spiritisme, je dis mieux; le Christianisme, c'est-à-dire les enseignements du Christ tels qu'ils ressortent des interprétations si consolantes du Spiritisme, nous en donne certainement les moyens pratiques ; car loin d'être l'ennemi de la religion, le Spiritisme procède au contraire de l'Esprit religieux qui est inné dans le cœur de l'homme, et qui nous ramène à Dieu. Mais, pour être un éducateur parfait, il doit nécessairement s'affranchir des diverses formes religieuses que l'esprit de l'homme s'est données comme maîtres, comme principes parce que ce ne sont que des formes, des enveloppes, des illusions le plus souvent contraires à la vérité. Avec un sentiment inlassable de charité, d'amour du prochain, il fait appel à tous les concours, à toutes les bonnes volontés, à tous les sentiments de générosité et de dévouement pour combattre le mal sous toutes ses formes. Plein de bienveillance pour ceux qui se disent ses ennemis et qu'il considère justement comme des âmes arriérées ou égarées, il accepte les railleries, les révoltes, les mauvais traitements de celles-ci, avec au cœur et sur les lèvres le pardon que le maître nous a enseigné. Il ne veut pas juger craignant le choc en retour: « Ne jugez pas si vous ne voulez pas être jugés. » Il ne veut pas que l'on jette la pierre à la femme adultère, mais bien plutôt qu'on lui tende généreusement la main pour la relever de sa chute. Enfin, et pour tout dire, il ne veut pas que la lumière demeure sous le boisseau, mais il veut qu'elle éclate aux yeux de tous : car tous nous devons être éclairés de la lumière divine si nous voulons conquérir la place qui nous est réservée dans la demeure du Père.

La foi aveugle. Le préjugé

L'éducation morale qui, en somme, est l'éducation même de l'âme, a pour objet de la relever, de l'anoblir et de l'élever à la hauteur de la noble mission qu'elle a à accomplir. Elle est ce champ de l'Évangile que l'on doit ensemencer avec soin et dont il faut surveiller la fécondité, souvent plus favorable au mauvais grain qu'à la bonne semence. Mais elle est aussi une source inépuisable de richesses merveilleuses à qui sait bien l'exploiter. L'âme, dis-je, a des profondeurs qui se découvrent au fur et à mesure qu'elle se transforme, comme si elle était formée de couches superposées dont chacune est inconnue tant qu'elle est recouverte par d'autres. L'idée, la pensée, la philosophie religieuse, le Spiritisme sont de puissants moyens pour pénétrer ces profondeurs ; mais le Spiritisme est sans contredit le plus sûr de tous. Il n'est pas un homme qui ayant abordé franchement l'étude du Spiritisme n'en ait sur-le-champ ressenti l'influence salutaire et qui ne soit revenu sur ses pas. C'est peut-être dans ce fait et dans la résistance que lui oppose le préjugé que nous devons chercher le motif de la lenteur avec laquelle il pénètre les esprits, alors que l'on serait en droit d'en attendre les effets abso-

lument contraires. Mais, ce que l'on remarque aussi, c'est que jamais les esprits gagnés à cette cause n'étaient revenus en arrière, pour se donner à une forme religieuse autre, quelle qu'elle fût.

Mais toutes les âmes ne sont pas également disposées à recevoir les enseignements philosophiques et religieux. L'inaptitude à la foi religieuse peut avoir une origine intellectuelle : les facultés religieuses sont étouffées par les croyances paralysantes. Le pessimisme, le matérialisme et le préjugé ont de nos jours refroidi bien des âmes généreuses. Les doctrines positivistes et agnostiques, le préjugé opposent une barrière à la foi religieuse comme à quelque chose de lâche et de honteux, mais le Spiritisme chrétien et la foi en Dieu nous donnent les moyens certains de renverser leurs barrières, car ils sont la lumière et la vérité.

Or, il faut à l'homme la lumière et la vérité débarrassées de tout ce que le préjugé a accumulé depuis des siècles pour en atténuer l'éclat et le rayonnement. Tout ce qui n'est pas la parole du Christ et des Messies que Dieu a suscités à différentes époques, pour le bien de l'humanité, ne saurait être que fleurs de mal, préjugés et erreurs. Voilà les ennemis qui vicient l'éducation morale et qu'il faut combattre avec courage et confiance afin de leur reprendre le terrain qu'ils ont gagné.

Il faut donc à l'homme la foi. Oui ! la foi qui éclaire de sa lumière notre raison, cette étincelle échappée du foyer divin qui est une des plus belles prérogatives que Dieu ait données à l'homme et que nous sommes coupables de trop souvent méconnaître. Mais la foi qui illumine notre raison n'est plus inopérante et stérile comme la foi aveugle qui se refuse à scruter les mystères de l'être et de la destinée, sous le prétexte que certains enseignements dogmatiques et le préjugé ont déterminé *ne varietur* les limites dans lesquelles la discussion était permise ainsi que ce qui devait être aveuglément accepté.

La foi aveugle, la foi du charbonnier, n'est en somme qu'un acte d'humilité sans valeur et indigne de l'homme ; un acte de servilité qui, sans qu'on s'en doute, asservit la raison au caprice et à la volonté d'une autorité imaginaire dont on accepte le servage. Alors, soit timidité, soit manque d'énergie et de volonté, soit que l'on cède à une crainte irraisonnée, soit aussi que l'on redoute les efforts d'une étude trop ardue et qu'on ne veuille troubler ainsi un repos, une quiétude dont on se montre particulièrement jaloux; soit pour tout autre motif tiré d'un intérêt quelconque, toujours personnel et parfaitement égoïste comme celui qui fait envisager les conséquences d'une conversion ou d'un changement de convictions, l'homme le plus souvent croit et se soumet au préjugé, au régime établi, par veulerie et par lâcheté.

Ce n'est donc point là cette foi vive que nous enseigna le Christ : cette foi active, ardente et confiante qui permettait au Maître de marcher sur les

eaux, qui pouvait transporter les montagnes, et grâce à laquelle il guérissait les malades et ressuscitait les morts. Non ! la vraie foi, la foi sincère, la foi sans limite est, je viens de le dire, celle qui rend la santé aux malades qui ont le courage d'aller la demander à ceux que Dieu a enrichis du don de guérir : aux malades qui, au prix des fatigues les plus grandes, ne craignent pas de se rendre dans ces lieux bénis où les Esprits supérieurs, occupant les plus hauts degrés dans la hiérarchie céleste, viennent se manifester par leurs actes de bonté en faveur de ceux qui osent avoir une entière confiance, de ceux qui affirment leur foi en Dieu, en notre Père céleste.

La vraie foi

Tolstoï dit que la foi fait vivre l'homme : « Partout où se trouve la vie, là « se trouve aussi la foi qui donne la possibilité de vivre. La foi est la con- « naissance du sens de la vie humaine ; connaissance qui fait que l'homme « ne se détruit pas, mais vit. La foi est la force de la vie. Si l'homme vit « c'est qu'il croit, car s'il ne croyait pas à quelque chose, il ne vivrait pas. »

Mais, comment avoir la foi ? Comment acquérir cette flamme divine et immatérielle que notre imagination ne peut concevoir, si ce n'est en l'assimilant, en quelque sorte, à des espèces matérielles que notre imagination a idéalisées afin de les mieux saisir ? En effet, notre concept, pour produire en nous la connaissance, ne peut se passer d'une contenance, d'une forme sensible, d'une matérialisation. Il en est de la foi comme il en est des mots : Dieu, immortalité, liberté, âme, qui ne recouvrent absolument aucun contenu sensible, ne sont, au point de vue extérieur et théorique, que des mots vides de sens. Ils ne constituent qu'un postulat que le sentiment de l'idéal peut seul nous représenter (1). Dieu même, l'Être Infini que l'aéropage avait déclaré *inconnaissable*, ne paraît à l'œil de notre âme qu'à travers le prisme trompeur de notre personnalité humaine. De sorte que l'on pourrait poser en principe que pour juger sainement de la nature des choses, il faut avant tout ne pas les envisager dans leur valeur relative, en nous prenant comme termes de comparaison, mais essayer de les examiner dans leur valeur absolue. Chose étrange en pratique, ces mots abstraits ont un sens déterminé, car nous agissons comme si Dieu existait, nous nous sentons libres comme si nous l'étions réellement, et nous envisageons l'avenir comme si nous étions immortels : toutes dispositions, toutes idées de nature à modifier notre vie morale. En somme, nous découvrons l'équivalent parfait de ce que serait notre connaissance si nous pouvions le concevoir d'une manière positive.

(1) La vraie foi est l'expression même de la charité divine, mais ceux qui lui dressent des autels sont des hommes, dit un philosophe. J'ajouterai que la foi est sœur de la charité dont elle est inséparable et qu'elles exercent ensemble leur action : C'est pourquoi la vraie foi est relativement rare.

Nous soupçonnons, nous croyons même à l'existence de ce dont nous sommes incapables de nous faire une idée. Comme le temps, l'espace, l'éther des physiciens pénètrent toutes choses, ainsi les essences abstraites, foi, amour, bonté, beauté, justice pénètrent toutes les choses qui en sont les manifestations.

Comme les aimants qui groupent autour de leurs pôles des parcelles de fer, ainsi les idées abstraites nous attirent et nous repoussent. Nous les recherchons et nous les fuyons, nous les aimons et nous les haïssons comme si c'étaient des êtres réels.

Personne n'échappe, personne ne peut se soustraire à cette influence secrète qui pour être imprécise à notre sensibilité n'en pèse pas moins sur nous, nous imprègne et se manifeste en des élans dont nous ne sommes pas toujours les maîtres. Mais l'exaltation de ces sentiments est bien notre fait ; et, en dehors de quelques circonstances objectives qui peuvent intervenir, on peut affirmer que notre éducation morale qui n'est que la résultante de cette exaltation de sentiments, nous est plus particulièrement subjective.

Nous sommes donc entraînés par des influences objectives, extérieures, mystérieuses, et il est de notre devoir de les développer, car elles sont véritablement la nourriture de notre âme. La foi est un ferment généreux et fécond dont l'homme apporte le germe en son âme et qu'il doit y développer et faire grandir au fur et à mesure que se développent et grandissent ses facultés. La foi est nécessaire à l'homme pour vivre, a dit Tolstoï. L'absence de foi est une négation imbécile, produit de la philosophie matérialiste et du préjugé et conduit fatalement au désespoir.

Plaignons ceux, et c'est malheureusement le trop grand nombre, qui ne veulent, ou plutôt qui ne croient et qui n'espèrent pas ! Un jour viendra sans doute où ils devront croire ; mais alors, ne sera-t-il pas trop tard ? Ils auront à regretter d'avoir méconnu et rejeté des consolations que Dieu leur avait envoyées ; et ils devront nécessairement recourir à une nouvelle existence au cours de laquelle ils devront cultiver et développer ce sentiment qui procède, en même temps qu'il l'engendre, de l'amour de Dieu, et qui seul mène à Lui.

La foi est aussi une irradiation de l'idée religieuse qui, je l'ai déjà dit, est la forme que l'homme a conçue la plus propre pour se rapprocher et s'élever sans cesse vers son idéal infini, vers Dieu. Elle est enfin une résultante du cœur, du sentiment et de la raison. Elle doit reposer en Dieu et recevoir de Lui seul les influences qu'il lui a plu de diriger sur nous. Quand nous voulons devancer l'action de Dieu, c'est-à-dire que nous voulons compter, nous appuyer exclusivement sur nous-mêmes et sur nos seules forces, alors notre confiance en Lui cesse d'être notre mobile essentiel.

Notre nature matérielle nous ressaisit, notre foi s'affaiblit ; il nous devient

plus difficile de nous élever à Lui, et nous arrivons à nous livrer entièrement à notre raison déchue, à notre incrédulité naturelle, à succomber sous les influences mauvaises qui nous font sacrifier à l'illusion, au mensonge, au préjugé, à l'erreur.

Dans les moments de lutte et de trouble, si nous faisons appel à nos sentiments de foi en Dieu, nous entendrons notre conscience qui d'accord avec la morale, éveillera en nous la volonté de faire un effort pour réagir. Nous devrons nous rappeler que Jésus-Christ nous a recommandé d' « être vigilants de peur de nous laisser surprendre par l'ennemi ». A ces moments l'idée de Dieu, la foi en Lui, nous sauveront du danger ; car dans une élévation subite, bien que fugitive de notre âme, nous pourrons adresser à notre Père Céleste une prière sincère, une prière vraie qui est celle où l'individu sort de son isolement pour prendre conscience de son unité avec tout ce qui existe », *s'agenouille mortel et se relève immortel,* dit un philosophe contemporain.

L'élévation de l'âme vers Dieu se manifeste par des sentiments d'harmonie et d'amour à l'égard des hommes. Le Spirite, le Chrétien ne doit éprouver ni haine, ni jalousie, ni antipathie, ni animosité. Il aime son prochain, ses ennemis avec charité et toutes les créatures avec un sentiment de bienveillance qui constitue un hommage d'admiration et d'amour pour le Créateur. L'épanouissement de l'âme sous l'influence de ces sentiments aboutit inéluctablement à des vertus qui fortifient l'esprit et domptent la chair. La fermeté, la patience, la sérénité font place à la crainte, à l'anxiété, à l'égoïsme rongeur qui dès lors sont emportés comme par un souffle d'en haut.

Cette élévation de l'âme vers Dieu constitue la prière grâce à laquelle nous sentons que quelque chose vient à l'existence, qui sans elle n'aurait pas existé. Grâce à la prière, une énergie latente entre en jeu soit en nous, soit hors de nous. Or, *la prière constitue à elle seule la religion* en ce qu'elle rattache l'homme à Dieu ; et, priver l'homme de la prière serait l'éloigner de Dieu. Sans la foi, sans la prière, nul commerce intime, nul dialogue intérieur, nul échange, aucune action de Dieu dans l'homme, aucun retour de l'homme à Dieu.

L'Idée de Dieu. La Foi, la Prière

Le souvenir, la pensée de Dieu, voilà notre prière, notre bouclier, notre rempart invulnérable. C'est la pensée de Dieu, qui en tous lieux et en toutes circonstances nous le fait voir présent, nous permet de nous unir à Lui par ce sentiment filial qui rapproche l'enfant de son Père et le remplit pour lui de désirs et d'amour. *Si nous voulons échapper à tous les maux ne perdons pas de vue le souvenir de Dieu,* ni dans la prospérité ni dans l'adversité. N'invoquons, pour nous soustraire à cet affectueux devoir, ni la difficulté,

ni l'importance de nos occupations, car nous pouvons et nous pourrons toujours nous rappeler que Dieu nous voit. Quand l'homme élève à Dieu ses pensées, le monde extérieur avec ses milles sujets d'agitation disparaît à ses yeux. Il entre, en quelque sorte, dans le sanctuaire mystérieux de l'âme pour s'élever au-dessus du terre à terre et communier avec l'Infini. Alors les flots tumultueux de ses sens s'apaisent, et, dans ce calme parfait, il arrive à entendre la voix divine. La croyance à Dieu, la foi en Dieu, en une puissance supérieure nous dirigent bien mieux que nous ne pourrions le faire nous-mêmes abandonnés à notre nature matérielle et elles se confirment en nous à mesure que nous les pratiquons avec sincérité et confiance.

Le point essentiel est d'ouvrir notre esprit à l'influence des forces divines. La vie spirituelle se justifie elle-même aux yeux de ceux qui la vivent, mais comment l'expliquer à ceux qui ne la comprennent pas?

Pour cela, il faut nécessairement que par l'éducation morale et religieuse même, dans le sens de l'idée du Spiritisme chrétien, nous nous éveillions à la connaissance de notre vie véritable. Il faut aussi que nous nous laissions aller au gré des forces supérieures qui dirigent notre destinée, en veillant avec le plus grand soin à repousser les suggestions mauvaises que notre conscience et notre libre arbitre nous permettront de discerner.

Enseignement moral : Dieu, Spiritisme

Le Spiritisme permet à l'homme de voir que son « Moi » supérieur et potentiel est son véritable « Moi ». Il lui donne les moyens efficaces de se rendre compte que ce « Moi supérieur » fait bien partie d'un ensemble d'un tout plus grand que lui, mais de même nature, et qui agit dans l'univers en dehors de lui : d'un quelque chose qui peut lui venir en aide et se présente à lui comme un refuge suprême quand la tourmente menace de le faire sombrer. Ce moi, enfin, lui paraît assez grand pour que ce soit Dieu ! Mais le Dieu personnel s'absorbe dans le grand Tout. Ainsi donc, quand l'individu cesse de se renfermer dans son « Moi » borné, qu'il ne fait plus qu'*un* pour ainsi dire avec toute la création, il vit de la vie universelle. L'homme et l'humanité, l'homme et la nature, l'homme et Dieu ne font plus qu'un.

Alors que le préjugé semble vouloir cristalliser, rapetisser chaque chose en la ramenant à une espèce fixe et invariable, le spiritisme transforme à nos yeux l'aspect du monde extérieur qui se métamorphose et s'illumine au flambeau étincelant de la foi, de l'espérance et de la charité. Le perfection de Dieu, sa sagesse, sa pureté, son amour semblent se manifester en tout : dans le firmament, dans le ciel bleu, dans les nuages, dans les fleurs, dans les plantes, dans les eaux et dans la nature tout entière. Devant le Spiritisme les individus ne sont rien dans l'univers que des cas particuliers de lois universelles, et la sience a démontré que la personnalité loin d'être une forme élé-

mentaire dans la nature n'est que la résultante passive des forces vraiment élémentaires, physiques, chimiques, physiologiques, psychophysiques qui sont toutes impersonnelles.

Dieu est le grand fait central de l'univers : l'Esprit, principe infini de vie et de puissance qui est au fond de tout et se manifeste en toute chose.

Quelle que soit la dénomination sous laquelle on le distingue, nous devons être d'accord sur ce grand « fait central » pris en lui-même. Dieu remplit à lui seul l'univers : tout existe en Lui et par Lui : rien n'est en dehors de Lui. Il est notre vie, comme il est la vie universelle ; la vie de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, et par cela même nous participons à la vie divine. La différence qui nous sépare, c'est que nous sommes des esprits individuels, tandis qu'il est l'Esprit infini qui contient tout en Lui. La vie humaine et la vie divine sont identiques dans leur essence, il y a simplement une différence de degrés.

Or, Dieu veut le bien, puisqu'il est Lui-même le Bien principe, moyen et fin ; il veut donc notre bien et en le voulant, il nous aime. Dieu nous donne ainsi la preuve de son Être puisqu'il nous aime et que nous ne subsistons que par cet amour. On ne peut concevoir la vie sans Dieu, car sans Lui, le monde au lieu d'être la sublime harmonie serait le chaos, le néant. Dieu ou l'esprit divin, quelle que soit la désignation que l'homme puisse lui donner, est dans la nature, dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit, bien qu'invisible et ne tombant sous aucun de nos sens. Mais notre conscience le perçoit, notre raison le pressent, notre âme en nous le faisant aimer nous démontre suffisamment qu'elle en est la radiation sublime, puisque Dieu est amour et que c'est par amour qu'il nous a créés.

L'assurance que nous donne le Spiritisme, d'accord avec notre Raison et notre conscience, que nous sommes à Dieu et qu'il est à nous ne doit jamais nous abandonner. De même que l'enfant se réclame de sa mère, de même nous devons avoir en Dieu une confiance aveugle, assurés qu'il est toujours avec nous ; et cette idée qui est à la base de toute religion et que l'Évangile nous enseigne doit être pour nous la source d'une joie permanente. Si nous voulons y réfléchir, nous acquerrons facilement l'assurance, la certitude que sans elle la vie n'est plus qu'une solitude, un désert sans limites et sans oasis.

Dieu nous environne comme l'atmosphère ; il est plus près de nous que notre souffle, car en lui, nous avons le mouvement et l'être.

Le sentiment de sa *présence* doit produire une *conviction* plus forte que celle d'un raisonnement logique. C'est une perception vraie, la révélation d'une réalité qui produit une croyance inébranlable dont notre âme s'émeut et dont elle ressent la délicieuse impression, comme sous l'influence d'une bonne action ; car dans l'âme humaine réside une justice dont les rétribu-

tions immédiates sont complètes et absolues. *Celui qui fait une bonne action est immédiatement ennobli Pour autant qu'un homme est juste en son cœur, pour autant cet homme est Dieu.*

Quand un homme commet une hyprocrisie, c'est lui-même qu'il trompe ; il perd le contact de son homme véritable. Le fond de l'âme se dévoile toujours.

Nous sommes en Dieu, comme Dieu est en nous, et cette vérité doit être pour nous notre consolation, notre espérance et comme un aiguillon qui inlassablement nous pousse au bien. Le Spiritisme, en enseignant l'identité de la vie humaine et de la vie divine, apparaît ainsi comme un idéal religieux, comme une forme de religion et se confond avec l'Évangile. Les sentiments de la présence de Dieu et de son interpénétration de tout notre être, ainsi que les sentiments de charité, d'humilité sont accessibles à tous les hommes sans distinction de la forme d'idée religieuse qu'ils peuvent avoir adoptée ; et ce serait une erreur de croire que ces grandes vertus chrétiennes soient exclusives aux chrétiens, aux spirites, et ne puissent coexister dans les âmes attachées à une autre conception religieuse. Ces sentiments sont en parfaite harmonie avec la conception que chacun se fait de Dieu et peuvent donc s'accorder pareillement avec toute autre conception du monde qui fait dépendre l'homme des causes générales et de la cause unique : Dieu.

Le sentiment qui est généré par cette trilogie constitue une force morale capable de renverser toutes les barrières qui d'habitude séparent les hommes: il supprime même celles qui séparent les hommes des êtres inférieurs. Il élève l'âme à des hauteurs insoupçonnées et invraisemblables : c'est ainsi que l'inhibition des attirances et des répugnances instinctives se manifeste non seulement par l'amour des ennemis, mais aussi par l'amour de ceux dont l'aspect extérieur est repoussant.

(*A suivre.*) DUBOIS DE MONTREYNAUD.

Le Progrès social devant le Spiritisme

M. Thomas Rios Gonzalez, membre du Centre d'Études Psychiques de Valparaiso, a fait une conférence dont le sujet est : *Le progrès social devant le Spiritisme*, et qu'il a publiée en brochure (1).

Quelle opinion les spirites doivent-ils avoir des progrès modernes? En quoi le spiritisme peut-il contribuer à l'avancement de ce progrès et à son

(1) *El Progreso Social ante el Espiritualisme*, par Thomas Rios Gonzalez, br. in-8, Valparaiso, 1912.

redressement, si toutefois il est fourvoyé ? C'est ce que recherche M. Gonzalez.

Il est incontestable que les sociétés modernes ont réalisé d'importants progrès ; mais ils ne sont peut-être pas aussi satisfaisants qu'on pourrait le désirer.

D'abord, c'est dans le domaine « mortifère » dans l'invention d'engins meurtriers que se font les principaux progrès et c'est à la guerre que l'on s'applique, avant tout et par-dessus tout, d'appliquer les nouvelles inventions. Si l'on se bornait là, il est évident que ce que nous baptisons progrès serait en réalité un recul, une véritable calamité.

Heureusement, il y a d'autres progrès : ceux qui se sont produits dans le domaine économique. Ils procurent aux hommes moins de travail et plus de produits. Ils leur permettent de satisfaire beaucoup plus de besoins corporels, naturels ou factices, que ne le faisaient leurs aïeux.

Mais tous ces progrès ne sont que d'ordre matériel, et il ne paraît pas que les individus en soient plus heureux ni que les sociétés en soient plus stables et plus prospères.

Au contraire, plus ces progrès se développent, plus les gouvernements se chargent de dettes et écrasent leurs sujets d'impôts ; plus l'antagonisme augmente entre riches et pauvres, entre les diverses classes dans chaque nation et entre les nations elles-mêmes ; plus aussi progresse la criminalité et le suicide même, qui est la meilleure preuve que la vie est à charge et ne vaut pas la peine d'être vécue.

D'où vient cette antinomie entre notre progrès et notre bonheur ? Il procède, dit M. Gonzalez, de ce que l'homme ne vit pas seulement de pain et n'a pas que des besoins *corporels* à satisfaire. Il a aussi des besoins *émotionnels*, des besoins *intellectuels* et des besoins *spirituels*. Or, comment ces divers besoins sont-ils satisfaits ? Quel progrès a été réalisé dans ces domaines ?

Si la science livresque était une bonne nourriture pour l'esprit, il est certain que les besoins intellectuels auraient une satisfaction complète, car jamais on n'a vu tant d'écoles à tous les dégrés et de tous les genres. Mais il ne paraît pas que cette nourriture soit bien succulente, et M. Gonzalez caractérise la situation qui en résulte par ces mots : *le règne des Contradictions et de l'Incertitude.*

Quant aux besoins émotionnels et spirituels, on ne songe que peu ou point à leur satisfaction rationnelle, et l'on peut bien dire que, sous ces rapports, l'humanité est affamée et meurt d'inanition.

Les classes dirigeantes, les partis politiques manquent complètement d'idéal ; les politiciens n'agissent qu'en conformité avec leurs convenances personnelles. Si les dirigeants n'ont pas d'idéal, comment les dirigés en auraient-

ils et, supposé qu'ils en eussent, comment l'exemple d'en haut ne le leur ferait-il pas perdre ?

Qui pourra relever l'idéal ? Qui pourra satisfaire les besoins émotionnels, intellectuels et spirituels des hommes ?

La religion, disent les religieux ; la science, disent les savants ; le spiritisme, disent les spirites. Chacun prêche pour son saint. Essayons de nous élever au-dessus des intérêts de parti et de voir, à la lumière de la raison, de quel côté se trouve le vrai et, par suite, le bien.

La religion catholique prétend avoir un idéal ; il est même très élevé, peut-être trop ; mais il a un grand défaut, le défaut de la jument de Roland, celui d'être mort. On ne croit plus, ou l'on croit de moins en moins aux dogmes catholiques.

Beaucoup feignent d'y croire et cherchent ainsi à y ramener les autres, mais ce n'est que par intérêt. Ils ne réussiront pas dans leur entreprise, ou s'ils réussissent à relever le fantôme catholique, ce sera tant pis pour eux, car le réveil sera terrible.

La science n'a pas d'idéal et ne peut en avoir. D'abord, parce qu'elle n'est qu'un instrument ; ensuite, parce qu'elle est matérialiste. Pour elle, tout ce qui est invisible, insensible, impondérable, immensurable, ou n'existe pas, ou appartient à un domaine qu'elle ne peut et ne veut explorer ni cultiver.

Reste donc le spiritisme. Quel est son idéal ?

***

Le spiritisme est à la fois scientifique, philosophique et religieux.

Comme science, il démontre, par observation et par expérience, l'existence de l'âme, son indépendance du corps, sa supériorité et sa survivance au corps.

Comme philosophie, il démontre, par le raisonnement, basé sur les faits précédents, les préexistences et les post-existences (les réincarnations) de l'âme.

De ce seul fait que le spiritisme est en même temps scientifique et philosophique, il suit qu'il est religieux : il comprend tout l'homme et il le *relie* à ses semblables, au monde inférieur et au monde supérieur, ce qui est l'objet de la religion.

Le spiritisme contient en soi, en germe, en puissance, la solution la plus satisfaisante du problème humain et social. Lui seul enseigne à l'homme ce qu'il est, d'où il vient, où il va, et lui donne ainsi une norme de conduite. C'est ce que s'applique à démontrer M. Gonzalez.

La démonstration est un peu sommaire. Il ne peut en être autrement : une conférence ne suffit pas pour traiter en détail un sujet si étendu ; mais elle

contient de précieuses indications générales. Elle contient aussi des erreurs, du moins à mon avis, sur quelques points, notamment dans la partie économique.

C'est ainsi que M. Gonzalez s'élève contre la loi d'offre et de mande, « qui régit actuellement la rémunération du travail ».

Si la loi d'offre et demande était mauvaise, il n'y aurait rien à y faire, car ce n'est pas là une loi humaine, mais une loi de la nature, sur laquelle nous ne pouvons rien.

Heureusement pour nous, cette loi est bonne et source de tous biens. C'est elle qui préside à tous les échanges qui, étant libres, profitent aux deux parties, chacun donnant ce qu'il prise le moins contre ce qui lui paraît plus avantageux.

Le malheur est que cette loi *naturelle* n'a pas son libre jeu, ni dans la rémunération du travail, ni dans les autres échanges. Elle est faussée par une foule de lois *humaines* bien intentionnées, mais qui n'en sont pas moins la source d'une foule de maux individuels et sociaux.

« Il est nécessaire, dit M. Gonzalez, que l'ouvrier, qui crée la richesse, en ait sa part. »

Je réponds d'abord que l'ouvrier ne crée qu'une partie de la richesse et même la plus petite. Avec un couteau, le meilleur ouvrier débitera très peu de bois. Que quelqu'un invente seulement la scie, il fera cent fois plus d'ouvrage que l'homme au couteau.

Je dis ensuite que, quelle que soit la partie de la richesse créée par l'ouvrier, celui-ci reçoit naturellement, en vertu de la loi d'offre et demande sa part légitime du produit. Et il ne peut pas en être autrement, car la loi d'offre et demande, qui gouverne la concurrence entre les ouvriers, n'exerce pas moins son influence sur les patrons. Elle réduit les bénéfices de l'entrepreneur, aussi bien que le salaire de l'ouvrier, au taux normal et équitable.

D'où provient donc la misère de l'ouvrier, dira-t-on, si la loi d'offre et demande est si bienfaisante?

La misère « de l'ouvrier » n'est qu'un mythe ; c'est la misère de « certains ouvriers » qu'il faut dire. Car il est bien évident que beaucoup d'ouvriers s'élèvent, même rapidement, peut-être même trop rapidement, dans l'échelle sociale.

La misère de certains ouvriers s'explique très facilement : d'abord, par l'enrichissement des taverniers et d'une foule de marchands de babioles.

Ensuite, par les grèves qui absorbent leurs petites économies sans aucun profit pour eux, puisque, dans la meilleure hypothèse, la hausse de salaires, qu'ils obtiennent ainsi, se traduit par une hausse de prix des produits.

Enfin, par l'extension des attributions de l'Etat et, par suite, des impôts et des dettes publiques, qui sont bien le fait des ouvriers, puisque les diver-

ses nations sont imposées et endettées en proportion des progrès de la démocratie, du suffrage universel.

Ce sont donc les ouvriers eux-mêmes qui sont les artisans de leur propre misère. Il ne faut pas les plaindre, mais les éclairer ; pour cela il suffit de leur enseigner les effets de la loi d'offre et demande, au lieu de la leur présenter comme source de leurs maux.

***

La partie philosophique de la conférence de M. Gonzalez vaut mieux que la partie économique.

Le spiritisme explique à chaque homme l'origine et les causes de sa condition présente sur la terre et démontre que chacun y est à sa place. La vie présente est la conséquence des vies passées et l'antécédence des vies futures.

La situation que vous occupez, ou vous l'avez choisie avant de vous incarner; ou elle vous a été assignée ou proposée par une puissance supérieure, mais bonne, providencielle; ou elle nous a été imposée par le destin, qui est la conséquence de nos vies antérieures ; ou, plutôt, elle est un résultat de ces trois éléments dans une certaine proportion.

En toute hypothèse, nous n'avez pas à envier la situation des autres; vous n'avez qu'à accepter celle qui vous est faite et vous appliquer à en tirer le meilleur p rti possible, à jouer votre rôle le mieux que vous pourrez, avec la conviction qu'après la représentation, vous serez rétribué suivant vos mérites.

Le pauvre n'a donc pas à envier le riche, ni l'ouvrier le patron. Il peut seulement travailler à s'enrichir si cela lui plaît. Et suivant qu'il acquierra des richesses matérielles ou spirituelles, sa condition future se trouvera modifiée.

Le riche n'a pas non plus à envier le pauvre, puisqu'il ne tient qu'à lui de se défaire de sa richesse, rien n'est plus facile ; mais il peut en user comme il lui plaira, à ses risques et périls, c'est-à-dire qu'après cette vie il récoltera ce qu'il a semé, de l'ivraie s'il a semé de l'ivraie...

De ce que le pauvre doit accepter sa condition, il ne suit pas qu'il doive s'y *résigner*, ne faire aucun effort physique et moral pour en sortir, ni se laisser exploiter par le riche. Il doit, au contraire, travailler à améliorer sa condition et celle des siens, mais par des moyens loyaux, autres que la grève, le sabotage, la chasse aux renards, etc.

Il ne résulte pas non plus de la doctrine spirite que le riche puisse impunément se borner à jouir de sa fortune et encore moins à exploiter le prolétaire pour la grossir.

Le pouvoir de jouir est beaucoup plus limité que le désir, et l'abus des

plaisirs entraîne de graves souffrances dès cette vie. C'est pour cela que, en dépit des apparences, le riche est très souvent, même ordinairement moins heureux que le pauvre.

L'exploitation du pauvre est une autre source de souffrances bien plus grande encore pour le riche. Toute action, bonne ou mauvaise, provoque une réaction prochaine ou lointaine, mais certaine.

Bref, on peut être heureux dès ce monde dans toutes les conditions. Le principe de notre bonheur est en nous et il dépend de nous de le cultiver, de le laisser en friche ou de le détruire.

« L'homme, dit M. Gonzalez, en toute condition ou état de sa vie, si pénible et misérable qu'il soit, qui contemple sa situation avec sérénité et supporte son infortune avec patience et courage, peut y trouver d'intimes satisfactions que tout l'or du monde est incapable de procurer. »

Quand ces idées seront comprises et mises en pratique, le problème social sera bien près d'être résolu. Il y faudra du temps, car il y a encore peu d'hommes sur cette voie parmi les civilisés ; mais que chacun apporte sa pierre à l'édifice, comme l'a fait M. Gonzalez, et le temple se relèvera sans doute en moins de temps qu'il n'en a fallu pour l'abattre.

ROUXEL.

Les enseignements du Spiritisme pour le penseur

(*Suite*)

L'univers entier est plongé dans un Océan de fluide, de nature inconnue, qui en relie toutes les parties et imprègne toutes les matières créées tant inorganiques qu'organiques.

Comme tout ce qui a vie, l'homme l'aspire, puis l'expire sous forme de rayons diversement colorés, que l'on peut parfois voir jaillir des doigts de certaines individualités et qui impressionnent la plaque photographique.

L'organisation de l'homme lui permet de l'accumuler en lui en quantité plus considérable qu'il n'est strictement nécessaire pour l'entretien de sa vie.

La tension résultant de cette accumulation confère à ce fluide des propriétés remarquables, une force dont l'âme se sert pour ses manifestations extérieures ou pour agir sur elle-même.

Projetée au dehors, elle produit des effets extraordinaires que tout le monde a plus ou moins éprouvés.

Qui n'a pas ressenti ce choc nerveux que cause l'aspect et la voix d'un homme réellement en colère ?

Qui n'a pas subi l'entraînement d'une parole éloquente et convaincue ?

Quel est celui qui a résisté à l'émotion qui s'empare d'une assemblée à l'audition d'une œuvre magistrale jouée avec feu.

On pourrait citer bien des exemples des effets surprenants produits sur des foules entières par les effluves magnétiques projetées sur elles, alors que la plus grande partie de ces foules n'avait même pas été à portée d'entendre les paroles qui avaient provoqué son enthousiasme ou son indignation.

Le courant magnétique se transmet de l'un à l'autre instantanément et semble augmenter d'intensité avec le nombre des assistants. Ceux-ci sont comme noyés dans une atmosphère chargée d'électricité, qui leur enlève toute faculté de résistance personnelle, pour les laisser uniquement sous l'empire du sentiment particulier qui domine l'assemblée.

Non moins merveilleux sont les effets de ce fluide, lorsque faisant appel aux morts, on le laisse couler de ses doigts appuyés sur une table :

L'Esprit, dépourvu de force corporelle et incapable par lui-même du moindre effort, y trouve celle qui lui est nécessaire pour opérer le déplacement d'objets, pour soulever une table et, par son entremise, converser avec les vivants, quand ceux-ci s'en tiennent à ce moyen primitif de correspondance, au lieu de prendre un crayon et de laisser leur main subir l'impulsion du visiteur, qui alors écrit ce qu'il veut dire en faisant mouvoir les doigts du médium.

Le Spiritisme, redécouvert en Amérique, après avoir été d'abord l'objet d'un engouement général, puis nié et considéré comme une charlatanerie bonne tout au plus à être un sujet de divertissement, a été dans ces dernières années l'objet d'expériences sérieuses.

On a voulu s'assurer de la réalité des manifestations, les contrôler pour être certain de leur sincérité, enregistrer au moyen d'appareils mécaniques la force développée, sans peut-être se rendre compte que leurs indications ne pouvaient accuser en somme que l'énergie du fluide vital dépensé par le médium et par les expérimentateurs eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, le fait matériel d'une action mécanique exercée sur des objets inertes et les mettant en mouvement a été établi d'une manière certaine et est aujourd'hui hors de conteste.

Restent les communications dictées par la table ou écrites par le médium, les seules manifestations vraiment intéressantes, les seules aussi qu'on peut demander à des esprits délicats.

On a objecté que rien ne prouve que ces communications émanent de celui au nom duquel elles ont été signées ; que bien souvent au contraire, elles trahissent, par le lâché du style et la pauvreté des idées, une origine peu en rapport avec le renom du personnage qui est censé les avoir dictées et qu'il y a lieu de craindre qu'elles ne soient tout bonnement le fruit de la supercherie du médium.

Il est certain qu'il doit arriver, surtout quand le médium est un professionnel tenu à donner satisfaction n'importe comment, aux personnes dont la curiosité lui est un gagne-pain et qui se trouve par conséquent obligé de faire croire que toujours les Esprits répondent à son appel, il est certain que celui-ci peut être tenté de donner comme venant d'eux ce qui n'est que le produit de son imagination.

Il est non moins certain que, tout comme sur la terre, il se rencontre dans l'au-delà des mauvais plaisants, toujours disposés à se divertir aux dépens de ceux qui les reçoivent, à les flatter dans leur vanité, à les abuser par de fallacieuses prédictions et que ces Esprits-là ne se font pas scrupule de prendre un nom connu, pour donner plus de poids à leurs illusoires paroles.

Mais ces objections, toutes fondées qu'elles puissent être parfois, ne présument rien quant à la sincérité de la grande masse des communications.

Tous les néophytes du Spiritisme ont été au début plus ou moins victimes de la malice de certains de leurs visiteurs. Mais quand ceux-ci s'aperçoivent que la perspective de descendre du Grand Mogol ou de Charlemagne laisse leur interlocuteur froid, que la haute situation, la grande fortune ou la renommée pour lui ou les siens, qu'ils font miroiter à ses yeux, ne provoque que son sourire, ils ne tardent pas à comprendre qu'ils perdent leur peine et ne reviennent plus. Au besoin, on leur ferme sa porte, en cessant pendant un temps de faire de la table.

Il y a lieu de remarquer à ce sujet que l'homme astral, en outre des sens extraordinairement développés et affinés par la mort, qui sont à l'heure actuelle l'apanage de l'espèce humaine, jouit de plus de ceux encore endormis qui seront un jour à venir son partage et entre autres de celui de lire dans la pensée.

Cela explique que les communications reflètent si souvent les aspirations secrètes de celui qui les reçoit et qui, gonflé d'aise de s'entendre prédire la réalisation de ses rêves, se garde bien de décourager l'ami qui descend tout exprès du Ciel pour proclamer son génie ou lui révéler sa glorieuse destinée.

Cette propension à ne demander à la table que la confirmation de vaniteuses chimères explique le vide lamentable d'un grand nombre de communications.

Mais quand, recevant les Esprits, on n'a pas la prétention de s'entendre magnifier par eux, quand on les écoute avec la même bienveillante attention qu'on témoignerait par exemple à un ami éloigné qui s'entretiendrait avec nous par téléphone, on est récompensé de sa déférence par des paroles empreintes d'affectueuse sollicitude, par des épanchements de cœur où notre hôte trouve pour lui-même un soulagement et nous, bien souvent, un motif d'espérance ou d'encouragement.

On finit par se trouver au bout d'un certain temps, le centre d'un cercle

d'habitués, dont le caractère, l'ordinaire façon de penser et de s'exprimer, et jusqu'à la forme de l'écriture, nous deviennent très rapidement familiers, ce qui enlève toute crainte au sujet de l'authenticité de leurs signatures.

Tous les pratiquants du Spiritisme ne sont pas, il est vrai, également favorisés sous le rapport des relations astrales. Certains d'entre eux ont de la peine à obtenir de rares communications, tandis que d'autres n'ont qu'à faire un appel pour voir tout aussitôt les Esprits y répondre.

Quelles sont les raisons qui éloignent les Esprits de certaines tables ; c'est ce qu'il est difficile de démêler ; peut-être faut-il les chercher dans ce fait, que la plupart de ceux qui se sont fait une habitude de nous visiter, sont les représentants de personnes avec lesquelles nous avons été liés, soit au cours de la présente incarnation, soit pendant une de nos vies antérieures ; de sorte que le nombre plus ou moins grand de nos visiteurs et leur assiduité à nous fréquenter, dépendrait entièrement de la quantité d'amis que nous avons eus dans ces existences précédentes et du degré d'affection qui nous unissait à eux.

Peut-être aussi la disposition à demander la production d'effets matériels à des esprits qui ne se prêtent pas à ce genre de manifestations, entre-t-elle pour quelque chose dans leur abstention.

Enfin, tout comme les relations mondaines, celles qu'on réussit à nouer avec l'au-delà, doivent, pour devenir durables, être basées sur une sympathie réciproque, une certaine conformité de goût et de pensée.

Mais quelque bonne volonté que puissent mettre les Esprits à se rendre à notre invitation, il leur est parfois difficile de le faire : Incarnés dans un corps fluidique, ils ont peine à se maintenir dans un milieu plus dense qu'eux. Un trouble atmosphérique, le brouillard, l'humidité, la tension électrique les gênent au point que malgré le désir qu'ils peuvent en avoir, il leur est souvent impossible de venir causer avec nous.

On peut se demander de quelle utilité peut être pour nous l'établissement de relations avec des êtres qui ne sont après tout que des hommes privés par la mort de leur instrument d'action et auxquels la transformation subie n'a pas fait acquérir un atome de science, n'a rien fait gagner en élévation morale.

Restant ce qu'ils étaient au moment de leur entrée dans le monde astral, sans moyens de se perfectionner, puisque perfectionnement implique lutte et que l'existence où ils s'agitent n'en comporte pas, quelle lumière nouvelle peuvent-ils bien nous apporter ?

Ne serait-il pas plutôt nuisible qu'utile de s'adonner au Spiritisme, puisqu'il ne nous apporte aucune notion que nous ne puissions acquérir dans le commerce avec les vivants et qu'il nous expose aux entreprises d'Esprits mauvais dont l'obsession, véritable possession, peut devenir un danger pour la raison ?

On peut répondre à cette question que le Spiritisme, ne nous donnerait-il que la certitude de la survie de l'homme, ne ferait-il que nous instruire des conditions dans lesquelles cette survie se produit, en nous en traçant le peu réjouissant tableau, ne nous montrerait-il que la nécessité de nous y préparer en veillant sur nos pensées et nos actions, ne nous donnerait-il enfin que la conviction que ces pensées et ces actions, si cachées que nous les pensions être, ont d'invisibles témoins, qu'il aurait déjà mérité notre reconnaissance.

Mais là ne se bornent pas ses bienfaits : Les Esprits suivent avec un intérêt passionné les phases tour à tour obscures et brillantes de l'existence de ceux qu'ils aiment. Ils se réjouissent de leurs joies, souffrent de leurs peines, et tâchent de les leur adoucir en leur prodiguant des consolations, en entretenant en eux l'espérance d'un sort meilleur.

Quel est l'être humain broyé par l'infortune, qui ne se sentirait réconforté par cette voix mystérieuse qui murmure à son oreille : Prends courage ! La vie, cruelle pour toi aujourd'hui, te sourira demain. Espère en la bonté de Dieu et regarde ton mal en face, il s'évanouira, car le malheur n'est qu'un fantôme qui n'a d'effrayant que le masque que ton imagination lui prête. Arrache-lui ce masque et tu seras surpris de voir que ce qui te semblait le comble de l'infortune est chose acceptée avec joie par des hommes qui t'entourent.

Est-ce la perte de ta fortune qui cause ton chagrin ?

Regarde le religieux qui a renoncé à tous les biens de la terre et pauvre volontairement, marche dans son sentier les yeux tournés vers le Ciel.

Est-ce le souci de ta santé qui te préoccupe ?

Vois la sœur de charité souriant au lépreux qui lui communiquera infailliblement, elle le sait, un mal qui lui rongera la face et la transformera en une pourriture vivante.

Est-ce la vie même que tu crains de perdre ?

Suis des yeux ce médecin penché sur un pestiféré et cherchant, en s'offrant lui-même en holocauste, un remède à la maladie, dans les pustules du malade.

Est-ce un amour trahi qui te rend malheureux ?

Dis-toi que Dieu qui, en créant la femme la fit inconstante pour punir l'homme d'être infidèle, a mis le remède à côté du mal. Toujours un amour nouveau a guéri les blessures de l'amour ancien et si quelques infortunés ont préféré la mort à une disgrâce pourtant commune, c'est que, aveuglés par l'exaspération de leur vanité, ils n'ont pas vu les bonnes volontés qui s'empressaient à les guérir.

Est-ce enfin une de ces douleurs sans remède, comme la perte d'une personne aimée, par exemple, qui te fait souffrir ?

Souviens-toi que la séparation d'avec elle n'est que momentanée, qu'un jour viendra où tu la retrouveras et qu'en attendant, tes amis de l'au-delà, qui l'ont accueillie au seuil de l'Eternité, te donneront de ses nouvelles jusqu'au moment où suffisamment habituée à la vie céleste, elle pourra t'en apporter elle-même.

Mère qui pleures ton enfant; enfant qui as vu disparaître tes parents; époux que la mort a désunis; vous tous dont le cœur saigne, séchez vos larmes et souriez aux chers disparus qui là, près de vous, vous regardent, vous entendent et qui, témoins de votre affliction, vous donnent, par leur présence et leur parole, la consolante certitude d'une vie d'outre-tombe où ils continuent à vous aimer et où vous aurez un jour la joie de les revoir.

Ainsi, les Esprits amis que nous recevons, non seulement nous prêtent leur appui dans les crises morales que nous traversons; mais quand, embarqués pour le grand voyage dont on ne revient pas, nous arrivons au port, ils nous attendent sur le rivage, heureux de nous faire accueil à leur tour et de rendre moins pénibles pour nous, en nous entourant de leur affectueuse sollicitude, la sensation de ce vide immense et silencieux succédant brusquement aux agitations et au bruit de la vie terrestre.

Le Spiritisme est donc pour ceux qui ont foi dans ce que leur disent leurs correspondants, la source de grandes consolations, de précieux encouragements, de beaux espoirs et de sages conseils.

Et comme tout est échange dans la nature, nos visiteurs trouvent eux-mêmes un soulagement dans les visites qu'ils nous rendent. Grâce à elles, l'isolement qui est la caractéristique de l'existence supra-terrestre est rompu. Ils cessent, pour un moment, de rester en face d'eux-mêmes; la méditation pénible des actes de leur vie terrestre est interrompue. Ils nous crient leur douleur et la diminuent en la confessant; ils nous demandent nos prières et, comme toute créature, trouvent du bonheur à se sentir aimés et à voir leur présence désirée. S'ils nous apportent espoir et soutien, ils emportent calme et consolation.

Le spirite convaincu de la sincérité des communications qu'il reçoit, ne peut comprendre comment il peut encore se trouver des personnes, et précisément des personnes portées par leurs habitudes intellectuelles à n'accepter comme vrais que les faits prouvés par l'expérience, pour nier la réalité des phénomènes spirites ou du moins pour les attribuer à une cause autre que l'intervention des Invisibles.

Si en effet, les phénomènes de lévitation, de déplacement d'objets, qui ne se produisent en général que par l'intervention d'un médium puissamment doué, ou par l'émission de fluide d'une réunion de plusieurs personnes, peuvent laisser sceptique celui qui, observant les effets produits, n'a pris part à leur réalisation que comme spectateur et peut craindre une supercherie, il

n'en est pas de même de celui qui, SEUL, enregistre la parole dictée par la table devant laquelle il est assis.

Comme il ne peut évidemment pas attribuer, à une matière inerte, la capacité de formuler une pensée, il n'y a donc au phénomène que deux explications possibles.

Ou bien la dictée est l'œuvre d'un visiteur invisible, ou elle est le fait d'un acte inconscient de l'expérimentateur lui-même.

Or l'état d'inconscience ne peut pas exister chez l'expérimentateur, obligé qu'il est d'épeler la communication lettre par lettre, si elle est faite par coups frappés, ce qui constitue un véritable travail, ou bien de l'écrire s'il se sert d'un crayon.

Et pour peu qu'il se soit essayé à exprimer sa pensée une plume à la main, il sait que le choix des mots, leur arrangement, exigent une concentration d'esprit parfois assez pénible et que l'on n'écrit quoi que ce soit sans savoir d'avance de quoi l'on veut parler et comment il faut le dire.

L'expérimentateur est donc bien placé pour apprécier si son cerveau a eu part à l'élaboration de la dictée qu'il vient d'enregistrer.

Si après plusieurs séances, il répond en âme et conscience : « Non, je n'y suis pour rien », la cause est jugée et l'expérience aussi probante que peut l'être une expérience scientifique qui, contrôlée par des essais subséquents, donne toujours le même résultat.

(*A suivre*). DE REDIENNSCH.

CONFÉRENCES SUR LE SPIRITISME

Par ERNEST CORDIER.

(*Suite*)

Cinquième conférence

Le bien se trouve nécessairement dans la pratique du Spiritisme bien compris, nous ne disons pas dans les pratiques, mot dont les adversaires se servent quelquefois comme pour le discréditer. Les pratiques du Spiritisme consistent dans la communication qui se produit entre les morts et les vivants, et pour laquelle aucun signe extérieur n'est indispensable ; il n'y a donc pas à proprement parler de pratiques spirites. Les phénomènes matériels eux-mêmes qui se produisent en certains lieux sur évocation ne demandent comme préparation préliminaire qu'une sérieuse concentration de la pensée à l'effet d'obtenir la combinaison des fluides nécessaires pour atteindre le but qu'on se propose.

Il n'y a ni paroles ni signes cabalistiques, attendu que les mots ni les signes quels qu'ils soient, n'ont aucune influence sur les Esprits ; la pensée

est tout naturellement pour des êtres qui vivent surtout par la pensée. La prière du cœur mentalement adressée à Dieu est le plus puissant moyen pour obtenir ce qu'on demande. Voilà les pratiques qu'on a cherché à ridiculiser faute de les connaître. Quant à l'imposition des mains sur un objet quelconque, quant aux chaînes magnétiques que l'on forme parfois autour des tables, elles constituent une force nécessaire pour le déplacement des objets et l'obtention de réponses aux questions posées.

Il arrive même souvent, quand la forme médianimique est assez considérable, qu'aucun contact n'est nécessaire. On peut donc dire avec raison que, de toutes les pratiques que l'ignorance en ces matières prête au Spiritisme, une seule est nécessaire, c'est la prière vraie, exempte d'orgueil et d'égoïsme, la prière humble et charitable. C'est là la vraie base, de la pratique du Spiritisme, nous pourrions dire la seule, ou même qu'elle contient en elle la pratique tout entière du bien : « la loi et les prophètes ».

On est bien loin de connaître encore les effets moraux qu'elle produit, et cependant pour les observateurs sérieux, pour ceux surtout qui depuis quelque temps se sont livrés à l'étude de certains événements accomplis en les combinant avec l'action spirite connue, il ne peut pas y avoir le moindre doute sur les excellents résultats obtenus à cet égard. L'action Spirite ne joue pas ici le rôle de la mouche du coche; voici au contraire la mission qui lui appartient et que nul homme de sens et de raison, informations prises et études faites, ne se hasardera à lui dénier.

Il existe autour du monde terrestre une atmosphère intellectuelle et morale, dans lesquelles sont plongées toutes les intelligences humaines individuelles, ainsi que l'immense majorité des intelligences terrestres désincarnées, autrement dit des Esprits. Cette atmosphère se forme naturellement des pensées qu'émettent les unes et les autres, et conséquemment elle n'est pas la même partout, sur tous les points de la terre. Chacun donne à cette atmosphère ce qu'il a, et lui prend selon ses besoins; ici la loi de solidarité s'exerce dans son entier et de par la nature même des choses. Chacun peut puiser là du bon et du mauvais, selon sa nature et surtout selon sa volonté. Il peut aussi par un effort fait sur ses propres pensées et sur celles qu'il a fait siennes, par l'absorption fluidique, améliorer ce qu'il a pris, rendre bonnes les pensées qu'il s'est assimilées et les soumettre dans la circulation atmosphérique, considérablement modifiées dans le sens du progrès et de la fraternité universelle.

Ce que les hommes, Esprits incarnés, peuvent faire et font le plus souvent d'une manière tout à fait inconsciente, les Esprits libres, désincarnés, l'ont fait de tout temps avec connaissance de cause. Mais non pas tous; car il fut un temps où l'ignorance des principes fluidiques régnait presque autant dans l'atmosphère terrestre que sur la terre même. Ce fut le temps des

anciennes idolâtries et superstitions, et en voici les motifs. Les Esprits de l'espace qui de tout temps ont guidé à leur insu les hommes de la terre et qui ont toujours pesé sur leurs décisions et leurs actes de toute nature, n'étant pas assez avancés pour les pousser comme il aurait fallu vers le progrès, des Esprits plus instruits et plus moraux venaient des mondes supérieurs selon les décrets divins, afin de donner au progrès une impulsion nécessaire. Connaissant mieux que tous ceux qui les entouraient les lois qui régissent les fluides sur quoi tous les mondes reposent, d'où dérive toute création, ils accomplissent des choses merveilleuses, tant pour les Esprits désincarnés que pour les hommes des diverses époques où se fit leur intervention.

Ils s'incarnèrent sur la terre dans divers lieux et suivant les besoins divers des populations Ils rencontrèrent souvent des obstacles nombreux; ils furent souvent l'objet des persécutions et des railleries des foules ignorantes et même de quelques savants. Mais comme ils savaient que finalement ils resteraient vainqueurs dans la lutte entreprise, ils n'avaient garde de s'en émouvoir plus que de raison. Leurs paroles et leurs actes leur survivaient quand ils avaient quitté la terre ; ceux qui les avaient raillés et persécutés, se sentant envahis par une terreur mystérieuse ressemblant au remords, revenaient sur leurs idées premières, et les générations se renouvelant sans cesse, on finissait par en faire des dieux.

Pourquoi ? Parce que la conscience intime des populations reconnaissait enfin les services rendus et que, dans les milieux où ils s'étaient trouvés, aucun homme ne se montrait capable de continuer leur tâche. On en faisait des dieux qu'on consultait dans les besoins publics et privés; on leur élevait des autels, sur lesquels on faisait des sacrifices. Que pouvait-on attendre de populations encore plongées dans l'ignorance la plus profonde en ce qui touche la loi morale, ignorance caractérisée par une barbarie sans nom ? Pourtant de cet état de choses affreux devait sortir par des degrés insensibles le progrès qu'on porte si haut aujourd'hui.

Le temps n'est pas encore venu de faire l'histoire morale de l'humanité, nous voulons parler des progrès moraux qui se sont succédé naturellement par la suite des temps et par la marche ascendante nécessaire qu'elle devait accomplir. Ce qu'on peut relever en ces matières c'est qu'on vit rarement quelque chose de plus changeant et en même temps d'aveuglement plus obstiné que celui qui consiste à vouloir faire piétiner sur place des êtres intelligents destinés à marcher toujours vers un progrès et un bonheur nouveaux.

Ils furent idolâtres jadis et, ayant rompu avec de vieilles idolâtries, ils s'attachèrent plus tard à des idolâtries nouvelles. Ils furent idolâtres et ils eurent raison d'être idolâtres ; ce fut un effet de leur reconnaissance envers

les hommes supérieurs qui leur avaient montré des voies nouvelles. Ils comprirent qu'il pouvait y avoir des hommes de génie, vrais représentants de Dieu, des hommes de bien surtout, ne procédant en rien des sacerdoces anciens, mais apportant avec eux des idées nouvelles presque toujours contraires aux idées sacerdotales, des novateurs enfin. Eh bien, que dire à cela? que les populations encore fortement enténébrées de ce passé sanglant, aveugle et sauvage, se montrèrent reconnaissantes des bienfaits qu'elles avaient reçus.

Ne connaissant point Dieu, elles l'adoraient dans ses Envoyés, dans les Esprits venus des mondes supérieurs pour montrer à cette terre pleine de ténèbres, à quelques points séparés de cette terre et inconnus les uns aux autres, quelques étincelles persistantes de la grande lumière qui éclaire les mondes qui gravitèrent longtemps dans l'espace avant la naissance de cette pauvre petite terre. Pauvre? non, car elle n'est pas plus déshéritée que les autres planètes ses sœurs et que le jour viendra où, sa majorité étant bien constatée, elle pourra réclamer et obtenir ses droits à la face de l'Éternel.

Elle a tout ce qu'il lui faut pour cela, à la condition que les hommes qui l'habitent et la fécondent comprennent la mission qu'ils ont à remplir. L'intelligence humaine a toujours eu quelque lueur de raison, elle a du reste été sans cesse en possession de ces mouvements instinctifs qui confinent à l'infaillibilité, tant ils sont sûrs et prompts, tant par eux un danger imminent est suivi de sécurité. Elle a ce qu'il lui faut pour progresser, mais il faut que ses habitants, qui se disent ses maîtres, comprennent enfin les lois générales qui régissent l'Univers, au moins en ce qui les concerne. L'idolâtrie n'est pas morte et jamais elle n'a eu plus de religionnaires, car elle aussi est une religion, que dans le moment présent. L'idolâtrie au demeurant n'a été pendant longtemps que le culte des souvenirs, et, les souvenirs manquant, les ayants intérêt en ont inventé de nouveaux pour donner lieu à de nouvelles idolâtries rapportant un gros lucre à leurs inventeurs.

Beaucoup de choses sur la terre, qu'on ne s'y trompe pas, n'ont pour but que l'acquisition du lucre. On sait bien qu'on prêche des convertis à cet égard et que, s'il n'y avait rien à gagner, ce n'est pas là qu'on devrait chercher les personnes soi-disant intelligentes. Aussi est-il plus que jamais besoin de faire une utile distinction entre l'intelligence qui pousse l'être vers son intérêt purement matériel, vers de nouvelles aspirations à la fortune et au bien-être, et celle qui le pousse vers les hauteurs morales du bien pour tous, vers ce désir d'être utile à tous sans espoir de récompense, ou plutôt sans que cet espoir qui est une certitude pour lui, soit le motif déterminant de son action toute fraternelle. Le bien pour le bien lui-même, le devoir de faire le bonheur de tous autant qu'il dépend de soi, telle est la devise immuable du Spiritisme.

Devise immuable, boussole sacrée, dont la direction ne trompe jamais le voyageur perdu dans la nuit ou insuffisamment éclairé ! Cette boussole, qui a toujours conduit à un port assuré le navigateur battu par les flots de la destinée terrestre, doit surtout être saisie efficacement par des mains Spirites, par les mains de ceux qui s'appliquent avec constance à faire le bien. Que ceux qui ont de l'or répandent l'or à profusion pour soulager les misères, que ceux qui ont l'éloquence du cœur et les talents médicaux apportent aux blessures physiques et morales les soins et les consolations ; tous peuvent apporter leurs pensées et leurs prières ; mais le Spiritisme seul a jusqu'ici donné une explication suffisante de ce qu'est la pensée. La pensée est l'action de l'âme, c'est elle qui fait tout le mérite ou le démérite de l'action qui la suit ; l'intention seule donne aux actes leur véritable cachet.

Si la pensée n'est pas suivie d'actes matériels, uniquement par des circonstances contraires, elle n'en demeure pas moins un acte fluidique réel ayant des résultats positifs qui se font inévitablement sentir. Rien ne peut faire obstacle à la pensée, sinon une pensée contraire qui la neutralise ou la modifie, en formant avec elle une nouvelle combinaison. Plus une pensée est bonne, plus elle est forte ; plus elle contient en elle les puissants principes de dissolution pour le mal. Mais pour être forte, il faut qu'elle soit bien assise dans l'Esprit qui l'émet, qu'elle ne soit ni changeante ni hésitante autant que possible. Chacun peut faire l'essai de cette force dans son for intérieur, et en examiner ensuite avec soin les résultats. Il y a souvent de quoi surprendre et de quoi charmer en même temps La pensée devient alors une prière, et il a été dit depuis longtemps sur la prière bien des choses vraies qui n'ont pas été comprises, faute d'avoir les moyens nécessaires.

Lorsque l'essence intime de la pensée sera connue, lorsqu'on pourra apprécier, sinon à sa juste valeur du moins approximativement, la force de ressort qui est en elle, on n'en fera pas aussi peu de cas que l'ignorance en fait aujourd'hui. Oui, l'ignorance, car les plus grands savants, pour les choses qu'ils ne savent pas ou qu'ils dédaignent d'étudier, sont toujours des ignorants. Une branche immense du savoir humain, la science tout entière de l'Esprit, resterait dans l'ombre si le Spiritisme n'était pas venu à son heure ouvrir des voies nouvelles à l'humanité prête à tomber dans l'incrédulité absolue, prête à ne plus voir d'autre réalité que celle de l'heure présente. Malgré le froid et le néant de cette perspective, il aurait fallu forcément se résoudre à en accepter les conséquences, le jour où, par suite d'une fatalité nécessaire, les anciens dogmes ne se seraient plus trouvés en harmonie avec l'immense majorité des consciences humaines.

Ce malheur a été évité, car Dieu prévoit toutes choses, et pour des temps nouveaux il suscite des idées nouvelles, ou plutôt il donne à ses enfants terrestres les moyens de se soustraire eux-mêmes aux écueils contre lesquels

ils pourraient se heurter. Par le Spiritisme, révélation universelle, il a daigné montrer clairement à l'homme ses destinées futures découlant logiquement des actes du présent. Le Spiritisme a dit ce qu'est la pensée et qu'on peut se faire un avenir heureux par de seules bonnes pensées si, par l'effet des circonstances, on ne peut pas y joindre des actes matériels.

Bien penser c'est bien faire; une bonne pensée est une bonne action. Une bonne pensée va toujours à son adresse accomplir son office, adoucir l'amertume des chagrins, relever les courages abattus. Il faudrait n'avoir éprouvé ni souffrances ni découragement pour ne pas constater la réalité d'un semblable fait, de même que l'effet contraire au milieu du tumulte de la joie la plus bruyante et la plus désordonnée. Ces pensées qui volent à travers l'espace vers un but déterminé qu'elles atteignent avec plus ou moins de sûreté selon l'intention qui les dirige, sont de véritables flèches fluidiques qui sillonnent à tout instant l'espace et forment, ainsi qu'il a été dit, l'atmosphère intelligente de l'humanité terrestre, au moins pour une partie. Penser à quelqu'un c'est plus ou moins se mettre en communication avec lui ; c'est une pensée qui va en éveiller une autre, sans compter toutes celles qu'elle éveille sur son passage.

Une pensée n'arrive pas sans lutte au point qu'elle s'est choisi pour but, elle rencontre sur son passage des pensées amies et des pensées ennemies. Les pensées amies lui ouvrent autant que possible la voie à parcourir, les pensées ennemies la lui ferment ou la dénaturent elle-même en se combinant avec elle. Mais ce qui peut dans une très grande mesure contribuer à lui faire atteindre le but qu'on se propose, c'est la force d'attraction d'esprit de celui ou de ceux à qui elle est adressée. Une pensée qu'on reçoit est un bienfait ou tout le contraire d'un bienfait, à moins qu'elle n'ait le caractère de l'indifférence. Chacun n'ayant que ce qu'il mérite, toutes les sympathies possibles ne peuvent pas améliorer la situation de ceux qui ne veulent pas s'améliorer eux-mêmes. Cette amélioration consiste surtout à abjurer toute pensée de haine ou de rancune, à renoncer à tout désir de vengeance. Celui qui pense en bien de tous, qui veut du bien à tous, est surtout apte à recevoir et à s'assimiler les bonnes pensées qui circulent dans l'espace : dans l'affliction elles lui donnent de la force, du courage, surtout de la résignation, dans les moments de bien-être et de tranquillité, elles augmentent encore les bienfaits qu'ils produisent.

Cette vérité étant posée, et chacun peut en faire l'expérience, qui donc voudrait encore se résoudre à souhaiter le moindre mal même à son plus grand ennemi ? Ce que l'on désire pour les autres arrive toujours à un moment donné à ceux qui en forment le vœu. Comment dès lors ne pas souhaiter toutes sortes de prospérités à tout le monde ? Comment ne pas regarder tous les hommes en frères ? Chaque devoir est doublé d'un bonheur ; plus

grand est le devoir, plus grand est le bonheur. Les lois humaines sont impuissantes à transformer l'humanité ; l'intérêt humain bien entendu est seul à la hauteur d'une semblable tâche. Or, quelle autre doctrine que le Spiritisme fait voir plus clairement où se trouve l'intérêt réel ? Il le montre dans le bien à faire toujours et à tous. Ce ne peut donc pas être une doctrine mauvaise et de nature à appeler les condamnations de quelque côté qu'elles viennent. Ceux qui le condamnent ne le connaissent pas ; « ils ne savent ce qu'ils font », pour nous servir de la grande parole prononcée, il y a dix-neuf siècles.

Et c'est surtout parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font qu'ils croient en savoir bien plus long que d'autres sur des choses qu'ils n'ont jamais étudiées. On vous dira naïvement : « A quoi bon faire une étude de ces choses qui ne méritent pas qu'on s'y arrête même un instant ? » Ceci est clair. Qu'on étudie les moyens de progresser au point de vue matériel, qu'on cherche les moyens de faire fortune, qu'on devienne savant au besoin, mais pour cela seulement, car s'il n'y avait pas ce résultat au bout des études, ce serait métier de dupe, cela se comprend. On dit généralement que le plus grand nombre des hommes civilisés n'a pas d'autre but ; mais c'est une erreur. Il y a de par le monde plus de déceptions que de réussites en ces matières, et le plus capable n'est pas toujours celui qui occupe humainement le premier rang.

La lutte reste alors nécessaire avec ce caractère d'âpreté qui ne l'abandonne jamais, tant qu'il s'agit d'intérêts d'ambition ou de fortune. Il est très rare alors que dans les adversaires que les circonstances mettent en présence les uns des autres, aucun d'eux voie des frères. Dans les luttes morales ou autres, au contraire, où les spirites se trouvent mêlés, ceux-ci voient des frères partout, non seulement des frères selon la grande loi humaine qu'avec raison on cherche à faire prévaloir, la loi de fraternité, mais encore selon les faits. Oui, selon les faits mystérieux, hypothétiques peut-être, mais possibles à coup sûr, probables en général, qui dérivent du principe primordial de la réincarnation. Si, dans une circonstance quelconque de la vie, dans une circonstance grave surtout, vous vous trouvez en présence d'adversaires plus ou moins acharnés à votre poursuite, c'est qu'il existe entre vous les liens d'un passé difficile à reconstruire pour le moment dans la mémoire de tous, mais dont le fait n'est pas moins constant. Il y a eu des luttes anciennes, il y a des luttes nouvelles, c'est fatal.

Mais il appartient toujours à un ou plusieurs des lutteurs de faire cesser ce qu'il y a de mauvais ou de venimeux dans la lutte, en faisant abstraction de toute pensée haineuse, de tout sentiment de rancune dans cette bataille nouvelle, suite inévitable d'autres batailles anciennes. Si on ne peut pas les empêcher tout à fait, si tout d'un coup on ne peut pas mettre un terme à

de vieilles querelles, qu'elles soient le fait de temps modernes, d'une époque récente relativement, ou d'autres époques enveloppées dans les mystères du passé, il faut du moins y apporter, chacun de son côté, tous les adoucissements possibles. Se défendre est toujours un droit et soyez convaincus que quiconque use de ce droit avec modération obtient tôt ou tard une victoire définitive.

Ceux qui luttent maintenant dans une arène quelle qu'elle soit, sur un champ de bataille pacifique ou sanglant, ont devant eux des parents, des amis d'un autre âge, ils ont vécu ensemble en société de famille ou de cité, ils ont eu entre eux des démêlés auxquels les hommes enfants, les hommes à une époque quelconque de l'enfance relative de l'humanité, peuvent avec peine résister. Mais il arrive ceci, que du reste on peut souvent constater chaque jour dans les relations de la vie humaine, c'est qu'il existe parfois dans les familles de terribles dissensions, tandis que les divers membres de ces mêmes familles trouvent en dehors des sympathies pures et désintéressées.

La raison de ce phénomène est simple et facile à comprendre pour ceux que le spiritisme éclaire. La famille composée de membres antipathiques les uns aux autres, est une prison à laquelle la volonté de Dieu les a condamnés temporairement. Le devoir fraternel qu'on n'a pas voulu accomplir de par la loi divine naturelle qui ordonne l'amour universel, s'impose maintenant au nom des lois humaines, qu'elles émanent du pouvoir religieux convenu ou du pouvoir civil. Qu'elles émanent de l'un ou de l'autre pouvoir, ces lois sont basées sur les liens du sang et n'imposent par conséquent d'une manière utile que des devoirs matériels. Aucun lien d'amour et de sympathie vraie ne peut sortir de ces articles décrétés par des hommes un peu plus haut placés que les autres. Quant à l'amour fraternel qui prend toutes les formes dans la famille, dans la patrie, dans l'humanité, il n'est permis à aucun gouvernant dans aucun temps de le décréter. L'homme lui-même le crée dans sa marche ascendante vers l'unité que seule l'application de la loi divine peut consommer.

Il faut que l'unification se base sur une parenté réelle, sur la parenté qui ne finit pas. Les liens de la famille terrestre sont des liens bien doux lorsque la sympathie existe entre les membres divers; mais tenez pour certain qu'elle a toujours son origine hors de l'état actuel des choses, qu'elle prend sa source dans des vies antérieures. Aussi la disparition par la mort d'un ou plusieurs des membres d'une famille bien unie ne les sépare pas des autres s'ils sont spirites, car pour les spirites la vie n'a point de terme. Ils vivent ensemble avec plus d'abandon même et de franchise qu'auparavant, car les préjugés qui font parfois séparation entre les hommes de la terre n'existent plus ou du moins ont perdu toute leur force de désagrégation.

Les morts voient la vérité et par conséquent ils connaissent le fort et le faible des croyances et des institutions; ils considèrent donc les choses d'un point de vue beaucoup plus élevé que par le passé et ne prennent plus au sérieux des choses qui leur semblaient autrefois avoir une importance capitale. Mais comme leur bien le plus précieux est la liberté, ils n'ont garde, lorsqu'ils sont bons, de gêner en rien la liberté d'autrui. Ils disent ce qui pour eux est la vérité et ils s'attachent surtout à la bonne foi avec laquelle on entre avec eux en relations. On ne les trompe pas et ils plaignent ceux qui se couvrent d'un masque qui pour eux est comme s'il n'existait pas. Si les morts sont clairvoyants, si les Esprits même de moyen ordre ne se laissent pas tromper par des manifestations hypocrites, que dirons-nous de la Divinité elle-même, objet de leurs constantes adorations partout s'affirmant par le bien qu'ils font ? Un jour, l'homme connaîtra Dieu mieux qu'il ne le connaît aujourd'hui, et alors un culte unique s'établira dans certains lieux d'abord, pour de là se répandre sur tout le monde civilisé. Le Spiritisme, formé de l'essence pure de la liberté, ne proscrit aucune pratique religieuse et n'en prescrit aucune. Selon lui, « les chants n'arrivent à Dieu que par la porte du cœur », il ne s'attache donc, ainsi qu'il a été dit, à aucune pratique extérieure.

Ceux qui ont prétendu le contraire ont parlé, comme il arrive trop souvent, de ce qu'ils ne connaissaient pas. Cette absence de toute pratique extérieure laisse pleine liberté aux adeptes de donner à leur adoration la forme qui leur convient. Cette doctrine ne jette nullement le trouble dans les anciennes habitudes religieuses, elle se contente de porter la lumière partout et chacun en prend ce qu'il peut en prendre. Si quelques adeptes croient devoir se réunir pour prier en commun, rien ne peut s'y opposer dans les principes que tous les Spirites professent, pas plus qu'on ne peut faire à aucun d'eux une obligation d'assister à ces réunions en vertu de ces mêmes principes. Chacun, comme l'a dit le fondateur de la doctrine Allan Kardec, peut se faire une religion des idées morales et philosophiques qu'il professe, mais la morale vraie n'enchaîne personne; pour personne elle n'est un lien despotique. Ce qu'il faut, ce qui est nécessaire c'est la communion de pensées dans le bien, c'est l'union des âmes, l'union des hommes de bonne volonté, quels que soient du reste les cultes professés ou non professés par eux. Tous ceux qui font le bien sont de vrais adeptes du Spiritisme, car on ne peut pas faire pleinement le bien si l'on ne se souvient que des vivants et si on met les morts en oubli.

Pour que le bien soit réellement le bien, il faut qu'il soit universel, qu'il s'adresse à tous sans exception. Le faire dans un intérêt quelconque, c'est quelque chose; le faire dans un intérêt purement moral, c'est beaucoup; faire le bien pour le bien lui-même, c'est tout. C'est le plus haut degré de

perfection qu'on peut demander à l'homme dans l'époque présente et c'est en effet tout ce qu'on peut concevoir de meilleur au point où en est l'humanité actuelle. Y a-t-il quelque chose au delà? Sans doute et toujours et toujours. Que de fois n'a-t-on pas dit à propos des progrès scientifiques pratiquement appliqués aux usages humains : « Jamais on n'ira plus loin ! » Et cependant l'horizon s'est constamment élargi et il tend à s'élargir encore. Que de points de vue nouveaux à étudier ! Que de découvertes à faire encore pour que le monde terrestre s'élève au niveau des mondes supérieurs ! il faut qu'il y arrive cependant ; et le progrès moral, la science infinie du Spiritisme, la science universelle du bien ne doivent pas rester en arrière.

(*A suivre.*) E. CORDURIÉ, *avocat.*

Causeries Philosophiques

(*Suite*)

Notre hypothèse. — Première base

Dans une précédente causerie nous avons essayé de faire ressortir la différence que l'on doit faire entre les faits et la théorie qui les explique ; les premiers sont intangibles et la seconde est modifiable ; celle-ci ne peut être d'ailleurs qu'une supposition en ce qui concerne la réalité et non l'affirmation d'une certitude. Nous n'en avons pas moins reconnu son utilité pour la facile compréhension des phénomènes.

Nous allons maintenant donner un aperçu de la conception qui nous a paru rendre le mieux compte des faits psychiques observés.

Au lieu de considérer, comme le font beaucoup, que la Matière est la seule substance existant dans l'Univers et qu'elle peut se transformer en énergie, en intelligence même, nous estimons que l'Univers comprend plusieurs substances formant des groupes distincts. La Matière constitue un de ces groupes ; l'énergie, un autre ; l'intelligence, un troisième ; le principe qui préside à la vie, un quatrième ; etc., etc. Nous pouvons faire cette supposition sans méconnaître aucun fait dûment constaté. Comme on peut le voir déjà, notre conception est absolument opposée au *monisme* qui est une hypothèse au même titre que la nôtre.

Nous ne recherchons pas si les groupes considérés dérivent tous d'une substance unique. Cela nous paraît d'ailleurs impossible car, de cette unité primordiale ne pourrait pas naître la diversité observée ; la loi des combinaisons s'y oppose ; il faut au moins deux substances pour en former une troisième. L'unité de substance est une simple supposition qui accapare cependant de nombreux chercheurs, la plupart d'un grand mérite. Aupr[illegible]

d'eux notre contribution à la même étude serait sans intérêt. Nous préférons diriger nos recherches d'un autre côté, généralement dédaigné, vers lequel se porte notre prédilection et qui mérite d'être exploré pour voir ce qu'il peut donner.

Nous admettons donc que les divers groupes de substances déjà énumérés, et bien d'autres qui peuvent exister, sont séparés de toute éternité par des propriétés distinctes. Nous serons ainsi amené à rechercher plus spécialement les qualités qui appartiennent à chacun de ces groupes et le séparent des autres au lieu de nous attacher à celles qui les rapprochent.

La recherche des particularités propres à chaque corps simple n'a-t-elle pas été plus féconde en résultats que la poursuite de la *pierre philosophale* devant résulter de leur commune origine supposée ? Cela nous encourage à persévérer dans la voie que nous avons choisie.

L'idée que des substances coexistent de toute éternité n'est pas neuve. Elle était partagée par Voltaire qui ne croyait pas, contrairement à l'opinion courante, que Dieu ait créé la Matière ni qu'il ait été produit par Elle. Et il ajoutait que, s'il y a dans l'Univers deux subtances essentiellement différentes : Dieu et la Matière, coexistant de toute éternité, il peut tout aussi bien y en avoir trente.

Voltaire et d'autres avant et après lui avaient bien émis l'idée que l'Univers comprend non pas une substance unique mais plusieurs, coexistant de toute éternité, mais il n'a pas été développé de théorie partant de ce principe et fait voir ce qui peut en découler. Donc, comme explication, l'idée est neuve, et elle peut avoir des conséquences importantes en orientant les recherches sur une voie nouvelle, non explorée, car une théorie ne sert pas seulement à remonter à la cause des faits connus, à en faire saisir l'enchaînement, à en faciliter la compréhension, elle sert aussi à tracer une voie aux chercheurs, à les guider, à les conduire plus avant lorsqu'elle a assuré le terrain conquis.

Les substances dont nous avons parlé ne sont certainement pas les seules qui existent. Il y en a d'autres que nous nommerons à l'occasion. Nous ne pouvons pas les connaître toutes, mais seulement celles qui se manifestent à nous de quelque façon. Nous nous bornons d'ailleurs à celles mentionnées, parce que, seules, elles intéressent le sujet de notre étude. Mais nous concevons qu'il peut se passer et qu'il se passe sans doute des phénomènes que nous ne percevons pas. De ceux-là, il n'est pas possible de tenir compte tant que rien ne nous les révèle.

Malgré toutes les bonnes raisons que nous avons de croire à la pluralité des substances, nous tenons cependant à ne rien affirmer concernant la réalité même et à présenter seulement notre conception comme une méthode de classification permettant de cataloguer les faits d'une manière particu-

lière. Ce n'en sera pas moins donner de l'extension à ceux-ci que de les considérer à un point de vue nouveau et encore inaperçu.

Hétérogénéité

Avant d'aller plus loin nous devons faire quelques observations et poser quelques principes : Remarquons d'abord que la Matière n'est pas une substance homogène, il s'en faut de beaucoup. Elle est formée d'un nombre considérable de corps simples ayant chacun des qualités qui lui sont propres. Seulement tous possèdent les qualités particulières à la Matière : la pesanteur, l'inertie, la forme, la divisibilité, etc. Les corps simples peuvent, en se combinant les uns avec les autres, produire une infinité de corps composés dissemblables entre eux et ayant des propriétés différentes de celles de leurs composants sans cesser pour cela d'être tous inertes, pesants, divisibles, etc. La Matière forme donc un groupe de substances très diverses, mais possédant certaines propriétés communes.

Nous pouvons supposer par analogie qu'il y a également de la diversité et de l'hétérogénéité dans les autres groupes de substances à côté des qualités semblables qui caractérisent tout le groupe et le distinguent des autres. Les faits s'accordent d'ailleurs avec cette supposition. L'Énergie se présente à nous sous les formes de lumière, de chaleur, d'électricité, etc, mais toujours sans pesanteur et sans posséder les trois dimensions. Nous verrons plus tard que le *principe vital* n'est pas la seule manifestation d'une force particulière bien différente de l'Energie. Et personne ne contestera la diversité des intelligences pas plus que leur caractéristique commune.

Nous devons donc nous attendre à trouver dans chaque groupe une grande diversité de substances à côté de traits communs à tout le groupe.

Combinaisons

De même que nous voyons les divers éléments matériels s'unir entre eux et former des composés nouveaux, il se peut aussi que des combinaisons se fassent entre éléments des autres groupes. Mais elles ne seront pas régies par les lois constatées dans la Matière. Il faudra procéder à une étude directe de ces lois et non pas les déduire par voie d'analogie de celles de la Matière, moyen facile, mais souvent trompeur. Les diverses transformations de l'énergie sont un exemple des combinaisons propres à ce groupe.

Il se peut aussi que les divers éléments d'un groupe ne se prêtent entre eux à aucune combinaison formant un composé nouveau. Tel paraît bien être le cas pour l'Intelligence dont les éléments restent toujours distincts et sont susceptibles seulement de s'associer en vue d'une œuvre commune tout en maintenant l'indépendance de chacun d'eux.

Ainsi donc, dans chaque groupe, les éléments qui le composent ont une façon particulière de s'associer ou de se combiner entre eux qui constitue une des caractéristiques du groupe et le distingue des autres.

Mais les groupes considérés dans leur ensemble, ne restent pas isolés et indépendants les uns des autres. Ils se combinent ou s'associent entre eux de diverses façons et nous ne les trouvons pour ainsi dire jamais complètement isolés, ce qui est un sérieux obstacle à leur étude. La Matière et l'Energie se présentent à nous constamment unies, et la Matière subit bien des modifications dues à l'Energie, à la chaleur surtout. Dans tous les phénomènes vitaux on rencontre de la Matière, de l'Energie, un principe spécial, la force vitale, et souvent de l'Intelligence, tous unis dans le même sujet, qui ne peut cependant être bien compris qu'en observant séparément ce qui est dû à chacun des éléments qui le composent.

On peut voir par là que notre conception est surtout un mode de classification des phénomènes. Nous concevons des composants et nous cherchons à définir le rôle de chacun d'eux, à ne pas attribuer à l'un ce qui rentre plutôt dans les effets d'un autre.

Composition de l'atome

Pour faire mieux comprendre notre conception et faire voir combien elle diffère de celles admises par les savants, nous allons examiner comment elle nous permet d'envisager dès à présent la composition de l'atome.

Rien ne démontre la réalité de l'atome insécable des physiciens. Il en est autrement de l'atome des chimistes, base de toutes les combinaisons chimiques, et dont le poids, pour chaque corps simple, a été rigoureusement déterminé. Mais celui-ci n'est pas insécable et il ne semble pas possible qu'il se résolve en une seule substance car celle-ci, de quelque façon qu'on la combine avec elle-même, ne saurait produire la diversité observée dans les corps matériels. Il est donc lui-même un composé, dissociable comme l'ont prouvé les expériences de Gustave Le Bon, et comprenant plusieurs éléments distincts : D'abord une substance caractérisant la Matière, différente pour chaque corps simple ou tout au moins y entrant en différentes propositions. Ensuite une des formes de la substance Energie, car il y a de l'Energie, dans l'atome, les expériences de Gustave Le Bon et bien d'autres faits le démontrent. Et enfin l'atome doit comprendre encore un élément du groupe de substances auquel appartient le principe vital, mais différent de ce dernier. Cet élément pourrait bien être la cause de l'affinité et de la cohésion qui ne sont pas justiciables des lois propres à l'énergie, à moins que ces propriétés soient constituées par des substances spéciales.

On nous objectera que les expériences relatives à la décomposition de

l'atome ont révélé seulement de l'énergie. Mais qu'on veuille bien réfléchir à ceci : Les savants sont tous d'accord pour reconnaître que les corps matériels sont poreux et que les atomes qui les constituent sont séparés par des distances considérables par rapport à leurs propres dimensions. On en conclura facilement qu'aucun récipient ne saurait retenir un élément de l'atome décomposé. L'énergie dégagée est révélée par des appareils spéciaux. Faute d'appareils *ad hoc*, les autres éléments sont insaisissables et passent inaperçus.

Bien que l'atome puisse comprendre dans sa composition des éléments que nous classons dans d'autres groupes, il n'est pas moins vrai que la Matière, dont il est la base, manifeste des propriétés générales différentes de celles que présentent ces groupes; ces propriétés justifient notre classement.

La vie dans la Matière. — L'Esprit dans le Minéral.

Après avoir observé qu'il y a, dans la Matière, des mouvements bien différents de ceux que provoque l'Energie ; qu'ils ne sont pas justiciables des lois dynamiques ; que ces mouvements ne sont pas non plus sans avoir certains rapports, quoique éloignés, avec ceux des forces vitales, des personnes ont cru qu'il y a de la vie dans la Matière. Il y a cependant des différences bien nettes entre les corps vivants et les corps bruts, différences qui s'opposent à toute assimilation. Ce que nous venons de dire explique l'erreur commise sur ce point et sa cause. Les phénomènes observés sont dus à un élément uni à la Matière et appartenant au même groupe que celui qui préside à la vie, mais différant très sensiblement de celui-ci, par exemple comme diffèrent entre eux l'oxygène, l'azote, le carbone. Il n'y a donc pas de vie dans la matière, au sens propre du mot. La vie présente un cachet particulier bien délimité et notre théorie ne lui donnera pas une extension plus grande.

Certaines personnes aimant trop à généraliser et à conclure *du particulier au général* contrairement aux règles de la logique, ont été portées, par la considération des phénomènes dont il vient d'être parlé, à penser que l'esprit a son origine dans le minéral, pour passer ensuite dans le végétal, de là dans le règne animal et s'élever enfin jusqu'à l'homme. Notre théorie est absolument opposée à cette conception. L'esprit est caractérisé par l'intelligence dont il fait preuve, et le minéral n'en manifeste pas. D'autre part, *l'intelligence* et *la vie* sont deux choses différentes, relevant de principes distincts quoique souvent unis. La présence de l'une n'impliquerait pas forcément celle de l'autre. La vie existe dans le végétal et non l'esprit car il ne s'y manifeste aucune intelligence en action. Mais il n'y a ni l'un ni l'autre dans les corps inorganisés.

Ainsi donc, sur ces deux points, notre théorie prend nettement position: La vie n'existe pas dans la matière brute, ni l'esprit dans le minéral, et il n'est pas présent dans le végétal.

ÉDOUARD GUIBAL.

La Quintessence de la Doctrine Catholique

LA TRINITÉ

(*Suite.*)

Nulle part dans la Bible, il n'est question d'une *trinité égalitaire* de prétendues personnes de la Divinité.

C'est la *Trimourti* indienne: *Brahma, Vischnou, Siva* qui a donné naissance à la *Trinité chrétienne*.

L'*Esprit saint*, l'*Esprit de Dieu* sont de simples attributs du *Dieu-Un*.

Vers la fin du IIe siècle, saint Théophile signale les hérésies calquées sur certains systèmes brahmaniques.

Sabellius, évêque de Ptolemaïs et Paul de Samosate s'élèvent passionnément, de l'an 250 à 260, contre la doctrine de la trinité, soutenant avec la Bible, que le Saint-Esprit était un simple attribut de Dieu, et que le Christ n'était qu'un homme doué d'une sagesse extraordinaire.

Lactance ne mentionne jamais le Saint-Esprit comme une personne distincte: il ne le considère que comme une expression propre à marquer la sainteté du Père et du Fils auxquels il la rapporte successivement (*Sainte-Hieronym. Espis 8 ad Ponmach et Océan, t. IV, part. I*).

Le concile tenu à Rome, l'an 370, sous la présidence de l'évêque Damase et auquel assistent seulement 92 évêques de l'Italie et des Gaules, est le premier qui proclame la consubstantialité du Saint-Esprit avec les deux autres personnes déjà admises dans la divinité. (Dans la trinité indienne, *Siva, l'esprit qui éclaire et qui veille.*)

A l'appui de sa thèse, le concile invoque la parole de l'Évangile: « En baptisant au nom du Père, du Fils et de l'Esprit saint. » (*Matt., chap. XXVIII, v. 19.*)

Quel sens saint Matthieu attache-t-il à l'expression Esprit saint?

Il appelle Esprit saint, l'Esprit de Dieu (*Matth., chap. III, v. 16. Chap. XII, v. 28*). Or, l'Esprit de Dieu n'est pas autre chose que Dieu considéré en tant que spirituel, et n'est pas plus une personne distincte que sa sainteté, sa justice, sa bonté ou quelque autre que ce soit de ses attributs. Dans l'Évangile selon saint Luc, l'Esprit saint est associé à la puissance du Très-Haut (*Luc, chap. I, v. 35*).

Dans les actes des apôtres, il est associé à la Sagesse et à la Foi, et il est dit de Jésus que Dieu l'oignit d'esprit saint et de puissance, (*Actes des Apôtres*, Chap. VI, v. 3 et 5. *Chap. X. V.* 38.)

Après l'introduction dans le Christianisme du dogme de la Trinité on modifia plusieurs passages du Nouveau Testament, afin de leur faire exprimer la nouvelle doctrine. « Nous avons vu, dit Lebois, à la Bibliothèque nationale, à celle de Sainte-Geneviève, à celle du Monastère de Saint-Gall, des manuscrits où le dogme de la *Trinité* n'est qu'ajouté en marge. Plus tard, on l'intercale dans le texte où il se trouve encore. (Lebois, *pasteur à Strasbourg. Les Bibles et les Initiateurs religieux de l'humanité.*)

Le pasteur Albert Réville a écrit sur le même sujet les lignes suivantes :

« Les dogmes de la *Trinité* et de l'*Incarnation* formés par le catholicisme, modifiés par la Réforme, dissous par la critique socinienne, inacceptables par la raison, démentis par l'histoire, ont fait leur temps, et les éléments de vérité qu'ils renferment doivent revêtir d'autres formes et rentrer dans une autre conception de choses. Au Dieu de la Trinité doit se substituer le Dieu Unique, supérieur et antérieur au monde, qui épanche dans l'immensité du temps et de l'espace les inépuisables richesses de sa puissance, dont le Verbe éternel est l'Univers, révélation de sa pensée, expression de sa sagesse, gravitation perpétuelle de l'esprit créé vers l'Esprit créateur dont il procède, qui l'aime puisqu'il l'attire, et vers lequel les créateurs s'élèvent par une ascension mystérieuse. » (*A. Réville. Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ.*)

Pour l'Église, *Dieu le Père* n'est plus aujourd'hui qu'une divinité honoraire ; elle ne le cultive plus ; elle ne lui élève même plus de chapelle. Elle a écarté *Dieu le Fils* en douceur et n'a conservé de lui qu'un *viscère* qu'elle adore sous le nom de *Sacré-Cœur*. Cette ridicule dévotion est due à Marie Alacoque (1) et à son confesseur le jésuite La Colombière (2). Quant à *Dieu le Saint-Esprit*, lui, qui doit représenter l'amour divin, on ne le connaît pas, on ne l'aime pas, on ne s'en occupe pas. Le culte de la Vierge a tout absorbé dans le monde catholique.

« Dieu, dit Eugène Pelletan, a changé de sexe. Il était homme, le voici femme. La fête du Christ ne dure qu'un jour, la fête de Marie dure un mois, et quel mois? Le mois fleuri, le mois embaumé de l'aubépine et de la fau-

(1) Religieuse connue par son mysticisme. Morte en 1690.

(2) C'est un fait curieux que le jésuite La Colombière emprunta le culte du Sacré-Cœur à un livre qui lui tomba entre les mains pendant le séjour de deux ans qu'il fit en Angleterre ; en voici le titre : *The Heart of Christ in Heaven towards Saints an Earth* (*Le Cœur du Christ dans les Cieux envers les saints sur la Terre*). L'auteur en est Thomas Goodwin, pasteur indépendant, qui avait été chapelain de Cromwell.

velte; il y a dans ce culte de la déesse une science approfondie du genre humain. » (*Eugène Pelletan. Dieu est-il mort ?*)

***

LE CULTE DE MARIE

Voici, sur le culte de Marie, quelques citations tirées des *Gloires de Marie*, d'Alphonse de Liguori; c'est un ouvrage à la fois très populaire, pleinement approuvé par l'Église et formellement recommandé aux fidèles :

« Marie est notre seul refuge, notre seul secours, notre seul asile.

« En Judée, dans les temps anciens, il y avait des villes de refuge où les criminels qui y cherchaient protection, étaient exempts des châtiments qu'ils méritaient. Aujourd'hui ces refuges ne sont pas si nombreux, il n'y en a *qu'un, et c'est Marie.*

« Avant la naissance de Marie, Dieu se plaignait par la bouche du prophète Ezéchiel qu'il n'y eût personne qui l'empêchât de punir les pécheurs; mais s'il ne trouvait personne c'est que *cet office était réservé à la Sainte Vierge*, qui retient son bras, jusqu'à ce qu'il soit apaisé.

« Nous serons souvent entendus plus promptement et conséquemment sauvés, si nous avons recours à Marie et si nous l'invoquons, que nous l'aurions été en invoquant le nom de Jésus, notre sauveur.

« *On demande à Dieu bien des choses, sans les obtenir ; on les demande à Marie et on les obtient.*

« *Au commandement de la Vierge, toutes choses obéissent*, DIEU LUI-MÊME (*Imperio Virginis, omnia famulantur*, ETIAM DEUS).

« Le salut des hommes dépend de la faveur et de la protection de Marie; *celui qui est protégé par Marie sera sauvé ; celui qui ne l'est pas, sera perdu.*

« *Marie n'a qu'à parler et son fils exécute tout* ». Le journal catholique le *Rosaire de Marie* a pour épigraphe : *Tout dans le monde se fait par Marie.* Alors que reste-t-il à Dieu?

Sur 433 églises et chapelles publiques de Rome, *cinq* sont dédiées à la Trinité, *quinze* au Christ, *quatre* au Crucifix et *deux* au Saint-Sacrement; en tout *vingt-six*. Il y en a *deux* dédiées au Saint-Esprit et *quatre cent-cinq à la Vierge*, c'est-à-dire *plus de quatorze fois le nombre de tous les autres ensemble.*

Le rosaire est fait de 166 grains dont un correspond au *symbole*, *quinze* au *Pater*, et *cent cinquante* à l'*Ave Maria*, de telle façon que dix fois autant d'adoration est donnée à la Vierge qu'à Dieu.

L'*Angelus* est récité trois fois par jour avec *trois ave* à chaque récitation de sorte que la Vierge est invoquée *neuf fois par jour*, tandis qu'aucune dévotion semblable n'est recommandée ni à Dieu, ni au Christ.

Dans les *Psaumes de saint Bonaventure* (réimprimés, il y a une quinzaine d'années à Rome, avec l'autorité du Pape), on trouve le *Te Deum et plusieurs psaumes parodiés* par la substitution du nom de la Vierge à celui de Dieu (1).

HENRI CONSTANT.

(*A suivre.*)

L'ÉVOLUTION DES SCIENCES PSYCHIQUES

(*Suite*)

XIV

La Culture de la Volonté

La Volonté, force puissante qui ne s'acquière qu'à la longue, lorsque l'esprit a lutté suffisamment contre les épreuves, la Volonté, puissance colossale que les hommes savent rarement utiliser et qui mènerait la plupart d'entre eux au bonheur rapidement ; nous allons, dans ce chapitre, étudier cette force et le moyen de la cultiver.

La Volonté peut se définir : ce qui a la qualité d'émettre une idée avec l'ordre qu'elle s'exécute, c'est-à-dire émettre une pensée, puis par tous les moyens faire en sorte qu'elle s'exécute.

C'est une force colossale, parce que la plupart des hommes ayant peu de fixité dans leurs idées, celui qui veut fortement arrive presque toujours à son but.

Méditez ceci et vous verrez qu'il y a des hommes qui, ayant un but bien déterminé, n'ont de cesse qu'ils n'aient atteint ce but, et, en effet, il y arrivent.

(1) Il faut tenir compte que, dans le clergé comme dans toutes les associations religieuses, il y a des esprits plus ou moins avancés dont les enseignements sont loin de se ressembler : il en est de très élevés que nous nous plaisons nous-mêmes à citer : il en est d'autres qui sont frustes et presque grossiers. Parmi les religieux, il s'en trouve beaucoup dont les sentiments sont juste à la hauteur de ceux des fidèles qu'ils sont chargés d'instruire. Toutes les agglomérations offrent des exemples semblables.

Il n'est pas rare de trouver des personnes très instruites qui sont incapables de comprendre les beautés du Spiritisme. Pourquoi reprocherions-nous à des gens d'une instruction moyenne de ne comprendre que le Dieu fait homme sous la figure du Christ ? Et pourquoi n'admettrions-nous pas que pour certains cette figure est encore trop haute, trop inabordable, et n'excuserait-on pas ce culte de Marie, qui est après tout la mère de ce Dieu a qui on a élevé des milliers d'églises et de cathédrales ? Flagellons l'hypocrisie et cherchons à relever le niveau des croyances ; mais ne blâmons pas celles qui sont acceptées de bonne foi par des cœurs simples, et parmi lesquels on trouve bien souvent des cœurs de héros et d'héroïnes dignes d'admiration. (N. D. L. R.)

D'autre part, les idées ont une existence objective quoique invisible, et leur présence autour d'un individu influence les pensées des personnes en rapport avec lui, si ces dernières sont moins fortes en volonté.

C'est ainsi que des personnes influencent d'autres sans qu'elles y fassent attention.

Culture de la Volonté. — Je vais indiquer les procédés capables d'amener une forte volonté.

D'abord bien se pénétrer de cette idée : il faut toujours coopérer avec la volonté de Dieu et ne jamais se mettre en travers.

Pour cela, il faut bien connaître les lois de Dieu et il n'y a pas de meilleur guide que votre conscience.

Ensuite vouloir avec patience, sans interruption ni hésitation dans le sens de ce que l'on désire, diriger tous ses actes dans ce but toujours sans fléchir et ne jamais reculer pour des motifs dirigés en sens contraire.

Si des obstacles se présentent, savoir les contourner ou attendre patiemment qu'ils s'abaissent devant vous, car sûrement votre volonté, si elle est suffisamment forte, abaissera les obstacles qui pourraient se dresser devant vous,

Arrivés au but, vous jouirez d'un contentement qui vous rendra plus facile, dans la suite, la réalisation de ce que vous voulez.

Si vous êtes faibles de volonté, vous serez le jouet des autres, incarnés ou désincarnés et vous ne profiterez pas de vos connaissances acquises.

Réfléchissez bien, ami lecteur, ce chapitre contient la clé du bonheur futur et même présent ; il résume les enseignements de la *magie* en temps qu'application à des œuvres de bien et de ce que les Américains appellent le *mentalisme*.

Procédés pratiques. — Dire, chaque soir, avant de vous coucher, une de ces phrases :

JE VOUDRAIS ACQUÉRIR UNE FORTE VOLONTÉ,

puis ensuite :

JE VAIS AVOIR UNE FORTE VOLONTÉ.

Lorsque vous avez répété ces phrases plusieurs fois de suite, vous avez créé dans votre atmosphère des idées de désir d'avoir une forte volonté ; ces idées de désir vous aideront plus tard à créer les idées de volonté.

Quelques jours après vous dites :

JE COMMENCE A AVOIR UNE FORTE VOLONTÉ,

puis :

J'AI MAINTENANT ET J'AURAI TOUJOURS UNE FORTE VOLONTÉ.

Lorsque ces phrases auront été répétées pendant longtemps, vous aurez autour de vous des idées de volonté, et il vous suffira de vouloir une chose pour que ces idées viennent renforcer votre volonté.

Ces exercices semblent bien insignifiants, cependant ils donnent un excellent résultat.

Certaines personnes devront adjoindre à ces exercices ceux destinés à développer l'esprit de résistance, c'est-à-dire ne pas se laisser influencer par les autres.

Elles diront alo rs:

JE VOUDRAIS QUE PERSONNE NE M'INFLUENCE, NE PUISSE M'INFLUENCER,

puis :

BIENTÔT, PERSONNE NE M'INFLUENCERA,

ensuite :

MAINTENANT, PERSONNE NE PEUT PLUS M'IMFLUENCER ET NE POURRA PLUS JAMAIS M'INFLUENCER.

La Volonté est le levier destiné à porter l'âme en avant, car, sans elle, l'âme est aux prises avec toutes les forces inférieures qui retardent son élévation.

Ayez de la volonté, et vous arriverez à un degré plus haut que votre degré actuel, et votre esprit, renfoncé contre les fluides inférieurs, agrandira le cercle de ses acquisitions, ce qui augmentera aussi l'étendue de son pouvoir.

Dieu a voulu que l'homme crée de lui-même la volonté, afin de lui laisser le choix entre les deux routes du bien et du mal ; mais, tôt ou tard, l'homme doit prendre la route du bien, car les réactions qu'il subit du fait de son erreur lui montrent l'intérêt qu'il a à faire le bien.

Méditez, vous ai-je dit, ce chapitre, et vous acquerrez l'indépendance de votre esprit vis-à-vis des autres, ce qui vous permettra d'édifier votre personnalité d'une façon solide et d'arriver plus vite à la perfection.

(*A suivre.*) M. J.

Le Drame de la Vie

(*Suite et fin.*)

Vous donnerai-je des chiffres ? Vous n'y croirez pas et cependant les statistiques sont là, suggestives et irréfutables. L'un évalue communément au dixième les pertes infligées à l'agriculture française. Sur un revenu moyen de 7 à 8 milliards, ce serait donc une somme de 700 à 800 millions sacrifiés à l'entretien de cette tourbe de malandrins qui multiplient leurs générations aux dépens des nôtres. Ajoutez à ces déprédations que perpètrent les insectes, à eux tous seuls, celles dont se rendent coupables les animaux des autres classes ci-dessus énumérées et nous arrivons, pour l'agriculture, à un total

de 1.200 millions. Joignez encore à ces pertes, d'une part, celles que subit l'industrie dans ses approvisionnements, d'autre part, celles qui proviennent du gaspillage qu'effectuent dans nos demeures toutes sortes de bêtes maraudeuses et voilà que nous atteignons, pour un seul pays comme la France, une somme approximative de 2 milliards, en fait de dévastations annuelles !

Avec ce monceau de richesses si déplorablement dilapidées, conclut M. Bourdeau, nous pourrions entretenir 5 millions d'habitants, en sus de ceux que nourrit notre territoire. — Jamais, dans le monde entier, les fauves les plus redoutables ont-ils fait autant de victimes ?

Nous n'avons donc plus le droit de dédaigner de pareils adversaires. Nous l'avons dit et nous pouvons le répéter : l'insecte, voilà l'ennemi, l'ennemi séculaire, implacable, incurablement égoïste et féroce. Les mammifères, les oiseaux, les batraciens eux-mêmes sont susceptibles de quelque domestication, voire même de quelque attachement, mais les insectes sont irréconciliablement sauvages. Force barbare et aveugle, l'insecte ne connaît que lui-même et s'isole, se sépare de l'universalité des êtres sous le petit masque immobile de sa face osseuse, cartilagineuse ou cornée, nulle physionomie ne se révèle, nulle sensation ne se manifeste. C'est l'infatigable et automatique mâchoire dont les mandibules nous anéantiraient, si nous cessions un instant de nous défendre, car rien ne trouve grâce devant elles : bois, légumes, fruits, vêtements, cuir, chair d'animaux ou d'hommes, toute créature vivante ou morte, saine ou putréfiée... tout, à cet insatiable dévorateur, sert d'aliment et de proie.

Malheureusement, la lutte est difficile. Ces armes qui nous ont si bien servi contre les monstres les plus formidables sont impuissantes contre ces chétifs... sans défense, quand ils sont isolés, mais invincibles, quand ils sont multitude. Vous en tuez des milliers, qu'importe, puisque des millions sont là, pour reconstituer au centuple les rangs plus ou moins décimés. Leur effroyable fécondité ne répare-t-elle pas leurs pertes les plus désastreuses en apparence ?

Un calcul de Réaumur établit qu'un puceron peut avoir, en moins de cinq générations, quelque chose comme 5 milliards de descendants. Or, comme dans le cours d'une année dix générations peuvent se succéder et que chacun de ces 5 milliards de pucerons se trouve en mesure de procréer, à son tour, une semblable progéniture... Eh bien quoi, alors, que faire et comment lutter contre l'infini ?

Les hommes de l'antiquité quelque peu naïfs à n'en pas douter, invoquèrent tout d'abord l'assistance de certaines divinités présumées secourables. Pour combattre les rats et autres bêtes néfastes, nos ancêtres eurent souvent recours à des conjurations religieuses. Au moyen âge, l'on adjurait solennellement les rats de déserter tels ou tels champs outrageusement

infestés par eux ; on les menaçait, au nom de la mère des dieux, de sévir contre eux avec rigueur s'ils refusaient de déguerpir. Est-il bien nécessaire d'ajouter que les rats faisaient toujours la sourde oreille ?

Le président de Thou cite une sentence d'excommunication majeure contre les rats que les habitants d'Autun sollicitèrent et obtinrent d'un clergé complaisant, en l'an de grâce 1522. Il n'était pas rare, en ce temps là, de voir exerciser les chenilles et autre bestioles nuisibles. De semblables tentatives furent fréquemment renouvelées et certains historiens se plaisent à nous en faire les scrupuleuses énumérations. Ce que ces historiens ont négligé de nous dire, c'est le nombre des cas où sont restés sans succès ces arrêtés comminatoires. Toujours est-il qu'on a dès longtemps renoncé à l'emploi de semblables armes théologiques, efficacement remplacées, de nos jours, par des tartines empoisonnées, telles que celles que confectionne en ce moment l'Institut Pasteur, en vue de l'extermination de nos rats du xx^e^siècle, qui ont eu le grand tort de ne pas naître quelques centaines d'années plus tôt.

En dépit des difficultés nombreuses qui présentent nos tentatives de défense contre tous les ennemis que nous venons d'énumérer, il n'y a pas lieu de perdre courage et d'abdiquer misérablement. La nature prévoyante est fertile en ressources qui, alors qu'on sait les utiliser avec quelque intelligence, nous permettent de constater que le remède n'est pas très loin des épreuves qui nous sont infligées. Ces ennemis qui nous assiègent ont aussi leurs ennemis. Il est des espèces carnassières auxquelles semble être dévolue la charge de maintenir un juste équilibre entre les énergies adverses des forces antithétiques, et d'entraver la multiplication des espèces phytophages qui, sans cette intervention préservatrice auraient tôt fait de dévorer le monde.

Voilà donc pour nous des alliés naturels, des collaborateurs inattendus. C'est par la délégation de ces alliés que nous pouvons soutenir une guerre défensive qui, sans aide, dépasserait nos forces. L'unique stratégie profitable consiste donc à enrôler les espèces auxiliaires. Il est juste de constater que, depuis nombre d'années, voire même de siècles, déjà, l'homme civilisé est entré dans cette voie, alors que l'idée lui est venue d'opposer aux bêtes sauvages des animaux plus ou moins dressés, sinon complètement domestiqués, tels que des rapaces, comme le faucon et le gerfaut, pour les chasses de haut vol, le chien pour la poursuite des gibiers les plus divers. Aux souris et aux rats, nous opposons le chat, aux lapins sauvages, le furet, aux reptiles, l'ibis, la cigogne et le serpentaire, aux insectes et aux larves, la volaille de nos basses-cours, aux mollusques des jardins, le canard omnivore et combien d'autres encore dont l'appétit insatiable nous est un appoint des plus pré-

cieux. Tel est le système de défense qu'il faut étendre et généraliser, en appelant à notre secours les ennemis de nos ennemis.

Malheureusement, et c'est ici que se révèle notre incurie coupable, il est d'autres alliés dont nous méconnaissons les services inappréciables. Nous avons des amis et nous, en gens prodigieusement avisés... nous les négligeons, quand nous ne les détruisons pas avec une brutalité stupide. Nous tuons les buses qui, d'un bout à l'autre de l'année, détruisent des milliers de souris et de campagnols, les effraies ou chouettes qui, suivant le témoignage des observateurs émérites, en consomment jusqu'à 150 par jour, pour la subsistance de leurs nombreuses nichées... mais que les paysans ineptes et cruels clouent vivantes à la porte de leurs étables. D'autres martyrs de l'imbécillité populaire sont les chauves-souris qui dans leur vol silencieux happent quantités d'insectes crépusculaires, les hérissons qui font une chasse incessante aux vers blancs et aux courtilières, les lézards inoffensifs qui ne vivent que de mouches, les batraciens, enfin, et le crapaud surtout, auquel il faut pardonner sa laideur, en considération des services qu'il nous rend en débarrassant nos jardins des limaces et des escargots qui les dévastent. Ne parlons pas des oiseaux insectivores, ces écheuilleurs par excellence que nous massacrons par centaines de milliers, car nous nous remettrions en colère et recommencerions à vitupérer contre notre stupide insouciance — sans parler de la vaniteuse gloriole et de l'impitoyable coquetterie de ces dames...

Voilà les armées qu'il faut mettre en campagne, voilà les auxiliaires peu exigeants dont il est de notre devoir d'apprécier le concours permanent et l'incomparable collaboration. Respectons ces animaux utiles. Aimons-les, tout au moins par intérêt, sinon par reconnaissance et sachons rougir, une fois, de l'odieuse et inexpiable cruauté avec laquelle nous infligeons à nos alliés les plus précieux les mêmes traitements que nous faisons subir, à l'occasion, à nos plus dangereux adversaires.

Une chose est certaine, c'est que l'objectif des civilisés modernes, s'ils ont quelque conscience de leurs devoirs vis-à-vis des générations futures, doit être de leur laisser en héritage un monde débarrassé autant que possible des obstacles entravant l'évolution des destinées humaines qui ne peuvent s'accomplir que dans la paix et l'harmonie des forces, c'est-à-dire la collaboration de tous les êtres vivants de la création réconciliés et associés en vue d'une tâche commune.

Or, parmi ces obstacles, figurent en première ligne les sévices, les pertes et les dangers dont nous menacent incessamment les espèces malfaisantes de quelque nature qu'elles soient et à l'extermination progressive desquelles doivent être consacrés nos patients efforts et toute notre énergie. Entre ces espèces et nous, la guerre ne peut être qu'implacable, sans trêve ni merci. Qu'elles disparaissent, puisqu'il nous est impossible, en face de leurs atta-

ques permanentes, de nous assurer la possession paisible de toutes les richesses que nous ont acquises nos efforts, notre travail et qu'elles nous disputent avec une audace, une âpreté véritablement intolérables.

Est-il besoin de rappeler au lecteur que nous sommes toujours en cour d'assises et que les pages qui précèdent ne sont autre chose que le résumé du long réquisitoire prononcé contre tous les inculpés dont la liste est interminable?

Si nous pouvions, en maintenant l'hypothèse d'une assimilation imaginaire entre choses dissemblables mais analogues, comparer l'immense procès qui vient de se dérouler devant nous, à celui d'une haute cour chargée de prononcer, par contumace, un jugement sans appel contre toutes les bêtes incriminées; s'il nous était possible, d'autre part, de faire intervenir les membres du jury gigantesque où figureraient, comme témoins à charge, les délégués de tous les malheureux humains lésés, volés, ruinés, sans parler de tous ceux qui ont péri de malemort sous la dent des sanguinaires malfaiteurs... nous verrions le chef de ce jury s'avancer devant nous, nous l'entendrions prononcer, d'une voix haute et ferme, la formule consacrée en pareille circonstance : « Sur mon honneur et en ma conscience, devant le ciel et la terre et en toute vérité, la déclaration du jury est oui, les accusés sont coupables. »

Et c'est pourquoi se poursuit âpre, tenace et impitoyable, notre guerre défensive (1).

(Fin de la première partie.) ED. GRIMARD.

(1) Ici, malheureusement, se termine le manuscrit de la première partie — la seule que nous possédions — de l'ouvrage si intéressant qu'avait rêvé d'écrire complètement notre savant et regretté collaborateur Ed. Grimard. Nous souhaitons qu'il se trouve un jour, parmi nos frères spirites, un naturaliste qui prenne connaissance de cette première partie, dont la publication a commencé en avril 1910, et que, s'inspirant du plan que s'était tracé son éminent auteur, il continue et termine cette œuvre d'un si haut et si puissant intérêt. Car l'histoire de la création et de la vie des êtres sur notre planète, qu'est-ce autre chose que notre propre histoire? (N. D. L. R.)

La Pensée de Jésus (Suite)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IV

LA MORALE

La morale expérimentale. — La morale justiciaire. — Effets différents d'un même fait suivant les personnes qui le subissent. — Tout est esprit. — Si l'homme marche, tout marche. — Le travail. — La mission inconnue. — Les pierres deviendront des hommes. — Sensations dans les règnes inférieurs. — Méconnaissance de la loi morale.

1. La morale est la loi suprême, elle exerce une influence visible sur les intelligences, et aucune personne raisonnable ne cherche à la mettre en doute. Mais en dehors de cette influence incontestée, elle a un pouvoir plus mystérieux sur toutes les choses qui dès l'abord ne sembleraient pas être de son domaine, c'est-à-dire que la généralité des hommes ne croit pas être de son domaine.

2. Nul ne peut dire où commence ni où finit le champ d'action de la loi morale, par la raison bien simple qu'elle n'a d'autres limites que l'infini lui-même, parce que sa puissance n'est pas plus bornée que la puissance même de Dieu dont elle est l'expansion la plus exacte pour l'homme et pour tout ce qui existe tant au-dessous qu'au-dessus de lui.

3. L'homme, être ambitieux et absorbant tant qu'il ne s'est pas rendu compte de sa propre nature, tend chaque jour davantage à ne rien admettre qui soit au-dessus de lui. Il cherche, lui, nature dépendante par essence, à se créer une morale indépendante non seulement de toute forme, mais encore d'un fond quel qu'il soit sur lequel puisse reposer la plus légère notion morale. C'est vouloir bâtir en l'air, aussi, par la force des choses, revient-on bien vite à réclamer un fond solide, lorsque, de la théorie spéculative, on veut passer à une action pratique.

4. Il se fait alors des mouvements de recul, suite nécessaire d'un trop grand effort fait pour avancer. Tel celui qui saute en l'air plus haut qu'il ne faudrait pour conserver l'équilibre, retombe non pas sur la place désignée d'avance, mais plus loin ou plus près, sans se rendre compte du mouvement qu'il fait, ou du moins, sans pouvoir le diriger. En sortant de sa ligne, en outrant son effort, l'équilibre lui a fait défaut et quelquefois sa chute a été dangereuse.

5. Quand on s'affranchit des règles primordiales auxquelles tout doit obéir

on se met en quelque sorte hors la loi. Qui n'obéit pas à la loi n'a aucun droit de réclamer la protection de la loi ; qui ne suit pas les conseils de la prudence n'a pas de raison pour se plaindre des suites des imprudences commises.

6. A défaut des enseignements répandus dans le monde par les moralistes de toutes les écoles, l'expérience, la moralisatrice par excellence, est là pour dire son mot, qui, tôt ou tard, se fait écouter. Ses leçons qui paraissent souvent perdues ne le sont jamais en réalité. Il en reste toujours quelque chose dans les recoins les plus cachés de la mémoire, et ce quelque chose apparaît à l'improviste comme une clarté soudaine éclairant une route obscure.

7. Chacun donc, sans repousser de prime abord les enseignements moraux que des Esprits bien intentionnés mais sujets à l'erreur déversent sur le monde, chacun doit, s'il veut sûrement marcher dans cette voie, faire appel à sa propre expérience. C'est ainsi que graduellement on parvient à se connaître soi-même en analysant sans fatigue les phénomènes dont on est à la fois l'auteur et l'objet.

8. La loi morale se fait obéir de l'être intelligent et, jusqu'à un certain point, se fait comprendre par lui ; mais nous le répétons, elle a une action absolue sur tous les êtres et sur toutes les choses qui existent. Rien ne se meut sans intelligence ; à côté des mouvements de la matière les plus inattendus et qui paraissent les plus aveugles, il y a une pensée morale qui veille et agit.

9. Elle préside aux cataclysmes et aux désastres, comme elle est par excellence la productrice de tout ce qui advient de bon et de favorable à l'humanité. On peut lui donner le nom de justice distributive. Elle abaisse ou relève, punit ou récompense, selon les cas, et toujours avec une inflexible logique.

10. Tant que l'homme est enfermé dans la matière, elle agit de préférence sur celle-ci parce que c'est à peu près le seul moyen d'exercer sur l'homme une influence décisive pour le faire avancer. Elle modifie sa position matérielle, sachant bien que c'est le seul moyen d'appeler son attention sur les choses qui doivent faire le sujet de ses études. Plus tard les choses changent et les vicissitudes par lesquelles doit passer une humanité plus avancée entrent de plus en plus dans le domaine purement moral.

11. C'est ainsi qu'Allan Kardec, prévoyant une marche continue du monde terrestre vers le progrès, a pu annoncer qu'à l'avenir la terre n'aurait pas à subir les bouleversements qui l'ont agitée dans le passé. Cela est vrai pour tout le temps de sa période ascendante.

12. L'homme s'endort facilement au sein de la tranquillité et du bien-être, de là les cataclysmes physiques ou moraux ayant pour but de le réveiller. Lorsque tous indifféremment restaient stationnaires, s'endormant sur une

couche faite de vices et d'erreurs, un ébranlement du sol, un cataclysme terrestre, une calamité publique, venaient les réveiller.

13. Ces phénomènes frappaient généralement sur tous, mais tous ne les sentaient pas de la même manière, car bien que tous ou à peu près tous se refusassent à marcher dans les voies du progrès, il y avait entre eux une multitude de degrés. Il en a été de même plus tard et aujourd'hui encore ; aussi la sanction morale revêt-elle pour ainsi dire aux yeux de chacun de ceux qu'elle frappe un caractère différent.

14. Mais, dira-t-on, en parlant des cataclysmes que l'homme a eu à subir depuis son apparition sur la terre, ils sont dus à l'état matériel du globe encore à cette époque plus sensiblement rapprochée qu'aujourd'hui des premiers efforts de sa formation. Les hommes les plus avancés que produira l'avenir se fussent-ils trouvés sur la terre à cette époque qu'ils n'auraient pas eu moins à souffrir que ceux qui s'y rencontrèrent alors. Ces phénomènes sont d'ordre purement matériel et aucune loi de justice n'a rien à voir là-dedans.

15. Cet argument qui, s'il était fondé, donnerait gain de cause aux doctrines matérialistes, pèche complètement par la base. D'abord sait-on assez ce qu'est la matière, connaît-on suffisamment son essence intime pour soutenir que tous ses mouvements sont aveugles et non raisonnés ? Tout serait fortuit dans la nature alors que l'intelligence suprême du divin créateur se révèle partout. La matière obéit aux combinaisons imaginées par l'homme; mais obéit-elle toujours de la même manière jusque dans leurs plus petits détails ? Une observation minutieuse donnera lieu à une réponse négative.

16. Il n'est pas deux feuilles d'arbre qui aient entre elles une ressemblance parfaite; il n'est pas deux grains de sable dans toute l'étendue des mondes qui soient absolument identiques l'un à l'autre. Il n'est pas pour l'expérimentateur attentif deux expériences qui présentent exactement le même caractère. Pourquoi ? Parce que la loi du progrès, qui est la loi morale, s'applique indistinctement à tout et à tous.

17. A cette phrase tant de fois répétée : « Tout est matière. » On peut hardiment opposer celle-ci : « Tout est esprit. » Oui, tout est esprit, parce que partout il y a une direction visible, une tendance raisonnée, des propriétés tenant à des causes antérieures à l'état présent. Tout est esprit parce que tout émane de Dieu, l'Esprit par excellence.

18. Tout parle à l'intelligence humaine qui sait comprendre. Qu'importe le langage ? Tandis que l'homme cache souvent sa pensée sous le voile hypocrite de la duplicité, tout le reste dans la nature a son langage non fardé qui donne à l'observateur qui sait l'entendre la mesure de sa valeur, qui est l'expression de la joie ou de la tristesse de ce qu'on nomme les objets des règnes inférieurs.

19. La joie ou la tristesse ne se remarquent-elles pas dans la manière d'être des plantes, par exemple, selon qu'elles sont plus ou moins bien nourries, selon que les saisons leur sont plus ou moins avantageuses? Elles font plaisir ou peine à voir dans les divers cas où elles se trouvent, dans les phases différentes qu'elles traversent.

20. Cette impression qu'elles produisent sur l'homme, d'où vient-elle ? D'elles-mêmes sans doute, puisqu'elles en sont l'origine. Qui donc pourrait dire qu'elles ne sentent pas ? Qui pourrait affirmer sans crainte de se tromper qu'elles n'ont pas d'âme ? Réfléchissez, matérialistes, et vos réflexions conduiront la plupart d'entre vous à voir partout l'esprit, c'est-à-dire l'intelligence directrice selon la loi éternelle.

21. Le Spiritisme, que vous repoussez du pied aujourd'hui, vous l'adorerez alors et vous deviendrez ses ardents propagateurs, car vous aurez vu ce que vous ne voyez pas encore, vous aurez entendu ce que vous n'entendrez pas. Des expériences nouvelles et mieux conduites vous auront fait apercevoir un germe de volonté dans ce que vous considérez uniquement comme de la matière inerte et inintelligente.

22. L'homme est l'ouvrage le plus avancé de la chaîne matériellement visible ; s'il progresse, s'il marche dans la voie ouverte devant lui, il faut que tout suive. Les hommes qui se sont désintéressés de tout, croyant ainsi se rapprocher de Dieu en obéissant mieux à ses préceptes, se sont trompés. Ils ont comme toujours pris à la lettre ce qui n'est qu'une figure quelquefois un peu forcée destinée à frapper l'imagination peu prompte à s'éveiller. Ils ont surtout, la plupart du temps, pris l'avenir pour le présent.

23. Dire qu'il faut avant tout compter sur la protection de notre Père céleste, ce n'est pas déconseiller le travail, bien au contraire, puisque Dieu accorde à chacun seulement selon ses mérites, et que, suivant l'Ecriture elle-même, il a fait à l'homme une loi du travail.

24. Mais il y a diversité de fonctions et de travaux à l'infini. Plus un travail se rapproche du terre à terre, moins ceux qui y sont exclusivement voués comprennent l'importance d'autres travaux dont la nature leur échappe parce que rien jusque-là ne les a préparés à s'en rendre compte. La civilisation modifie graduellement cet état de choses.

25. Ce qui a été dit des lys des champs, « qui ne travaillent pas, qui ne filent pas » et qui cependant sont mieux vêtus que Salomon « dans toute sa gloire » est une image qui a trait seulement au travail matériel, car il a été dit ailleurs : « Mon Père travaille toujours et je fais comme mon Père. » C'est ainsi que ceux qui ne comprennent pas une pensée la dénaturent dans l'intérêt de leurs passions.

26. La loi morale fait à tous une obligation du travail dont la sanction a été brutalement formulée par cette espèce de proverbe ainsi conçu : « Qui

ne travaille pas ne doit pas manger. » Mais il ne s'agit pas de toujours travailler au gré des hommes, qui ne connaissent que bien peu ce qu'est le travail, il faut surtout travailler selon les vues de la Providence de Dieu, car Dieu prend plus de soin de ses travailleurs avancés que du « lys des champs. »

27. Et cependant le lys *file et travaille* sous la direction suprême de même que l'homme combine et pense, et si Dieu a plus de sollicitude pour l'homme que pour la plante « qui demain sera mise dans le four », c'est que le genre de travail du premier a une importance beaucoup plus grande. L'œuvre étant plus considérable, la sollicitude du Père est plus étendue et plus profonde. Ce n'est pas à l'homme, être privilégié, qu'elle s'adresse, mais à l'homme vainqueur des obstacles semés sur sa route sans fin.

28. Dieu, la Justice même, n'a de préférence pour aucune de ses créatures, il les aime toutes également et les nourrit de son amour. Chacune d'elles reçoit ce qui lui est nécessaire et s'attache à son créateur dans la mesure de ce qu'elle retira de Lui.

29. Dieu même donne à chacun selon ses besoins. Plus la sollicitude d'un être est grande à l'égard des autres êtres, plus ses besoins sont grands, plus abondants sont en lui les secours divins. L'homme se préoccupe du « lys » et des plantes, le lys et les plantes ne se préoccupent pas de l'homme. Ils jouissent des soins qui leur sont donnés ou souffrent de l'abandon dans lesquels on les laisse, mais ils ne connaissent pas l'homme, sous la domination duquel ils sont nés.

30. L'homme les connaît et leur donne ses soins, il a donc plus besoin qu'eux des effluves divines qui doivent contribuer à les maintenir dans un état prospère. Car il existe un lien réel et durable entre tout ce qui existe sur la terre, lien qui s'étend à tous les mondes qui peuplent l'infini. C'est un lien moral qui blesse quiconque cherche, bien en vain, à le rompre et produit un ineffable bien-être à ceux qui savent obéir aux lois qui en découlent. Si tout ce que d'autres connaissent vous était dévoilé, vous tomberiez foudroyés d'admiration devant la sagesse, la bonté, les vues inexprimables du Créateur.

31. Mais de même que tout ne pouvait pas être dit autrefois, tout ne peut être dit aujourd'hui. A chaque jour suffit sa tâche. Malgré les prétentions du siècle à approfondir toutes choses, il est des questions que le plus grand nombre n'osent point aborder, témoin le Spiritisme. Or c'est le Spiritisme qui seul peut expliquer les rapports *moraux* qui existent entre tous les êtres de la création, car, je vous le répète, la loi morale enveloppe tout, dirige tout, exige de *tout* sans exception une obéissance consciente ou inconsciente.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

M. A. LAURENT DE FAGET

Nous apprenons avec regret la désincarnation à l'âge de 66 ans de M. A. Laurent de Faget, le distingué directeur du Progrès Spirite, qui était bien connu de tous les spirites et spiritualistes. Il laisse une veuve ainsi qu'une nombreuse et très intéressante famille à qui nous adressons nos plus sincères et plus fraternelles sympathies.

Notre confrère était un écrivain distingué. Poète très goûté, il a publié entre autres ouvrages : *L'art d'être heureux ; de l'atome au Firmament ; La muse irritée.* Réponse aux « Blasphèmes » de Jean Richepin. A l'apparition de ce dernier, Émile Augier et François Coppée écrivirent à l'auteur pour le féliciter d'avoir soutenu, contre la folie et l'erreur, le combat de la lumière et de la vérité.

En saluant avec émotion son départ pour la grande patrie de l'Au-delà, où il va retrouver beaucoup des frères d'armes avec lesquels il a lutté pour la bonne cause, nous croyons devoir reproduire ce passage d'un discours qu'il prononça au Congrès spirite international de 1889 et qui peint très bien sa largeur d'esprit :

« Tout se lie à travers l'espace, dans les règnes de la nature, comme parmi nous dans l'enseignement des hommes. Socrate et Platon sont solidaires du Christ comme Pythagore et Swedenborg le sont d'Allan Kardec. Ne repoussons systématiquement aucune doctrine, étudions-les toutes, faisons nos réserves, séparons l'ivraie du bon grain, et admirons toutes les intelligences supérieures qui sont venues ouvrir à l'humanité sa route vers l'avenir.

« Spiritualistes de toutes les dénominations, vos croyances sont respectables, car elles élèvent l'homme au-dessus de lui-même. N'opposez pas le bouddhisme au Christianisme, la science à la révélation, le fait brutal à la théorie mystique ; je l'ai dit, tout s'enchaîne, se lie étroitement ; l'ombre nous fait reconnaître la lumière, le mal nous décèle le bien; nous gravissons, à travers l'obscurité des premiers âges, les luttes de l'humanité ; à travers les larmes et le sang répandus, nous gravissons les marches sublimes du progrès. Si le bas de ces marches fut ténébreux, regardez au faîte : Vous le verrez resplendissant de lumière ! »

Esprit qui avez lutté, souffert et aimé ici-bas, continuez votre affection à vos proches et prodiguez-leur les fortes consolations. Esprit, qui avez lutté et souffert dans notre ombre pour la cause du progrès et de la vérité, poursuivez votre mission dans la lumière et joignez-vous à tous nos amis, à tous nos maîtres invisibles pour nous aider dans la nôtre. ALGOL.

LIVRES NOUVEAUX

Miroir Philosophique, par L.-M. THÉMANLYS.
Broch. in-16 cour. Prix : 1 fr.

Miroir Philosophique, tel est le titre d'une brochure de 64 pages seulement, mais qui résume d'une façon très condensée des principes cosmiques, c'est-à-dire des données pour l'évolution humaine. Nous ne saurions rendre compte de cette étude en quelques lignes, il y a trop de choses, aussi nous ne l'essayerons pas, mais nous dirons aux amateurs du beau, de la belle Philosophie : lisez l'opuscule de M. L.-M. Thémanlys, que vient d'éditer la *Bibliothèque Chacornac* et vous nous remercierez de vous l'avoir signalé.

Le Fakirisme hindou et les Yogas, par SÉDIR. — Thaumaturgie populaire — Constitution de l'homme invisible selon le Brahmanisme. — Entraînements occultes du magnétisme et de la force mentale. — Leurs buts et leurs dangers. 2e Edition considérablement augmentée. Un vol. in-8 carré. Prix : 2 fr. 50.

M. Sédir, dans cet instructif et original ouvrage, après avoir clairement exposé les doctrines subtiles de la psychologie hindoue, en fait pour la première fois la critique. Le succès de la seconde édition où l'auteur étend son examen jusqu'au sommet du mysticisme hindou, dépassera certainement celui de la première.

Les Jésuites, la Classe Ouvrière et la Révolution, par E. HUREAU.
Paris, 1911. Un vol. in-18 jésus de 150 pages. Prix : 1 fr. 50.

E. Hureau qui, cette même année, nous a donné le *Secret de l'Univers devant la Science officielle*, aborde aujourd'hui l'imbroglio social. Il expose, par citations, documents, faits, comment le catholicisme procède actuellement pour préparer la déchéance de la France, tâche qui lui est facilitée par la naïveté, l'incompétence ou la perfidie des partis qui s'accaparent le peuple.

Pour l'auteur « on nous conduit tête baissée dans une révolution gaponienne habilement préparée » ; un complot infernal, facilité par les équivoques des organes considérés comme révolutionnaires, se trame, au sein même de tous les partis, sous les yeux aveugles ou complaisants des chefs socialistes de tous les horizons. Et M. Hureau supplie les apôtres sincères, instruits et conscients de ne pas tomber dans le piège d'une révolution avortée qui, comme les fausses révolutions russes et émeutes espagnoles, a

pour but de se débarrasser des hommes que craint le catholicisme international.

L'ouvrage nous démasque les dessous du sillonnisme, du modernisme, de l'*Action Française*, de l'anticléricalisme, de la loi de séparation, de la grève des Cheminots; d'autres chapitres traitent de Loyola devant Malthus, des composants du jésuitisme, Hervé et Jaurès, les catholiques et la finance, les mesures à prendre, etc.

H. Durville. — *Pour combattre les Maladies du Larynx, de la Gorge et du Nez.* Laryngite. — Angines : Mal de Gorge, Amygdalite, Angine couenneuse ou diphtérique, Croup, Faux Croup. — Goitre. — Rhume de cerveau, Saignement de Nez, Perte de l'odorat, 1 vol. de 60 pages, 2e édition, avec 4 Fig. Prix : 1 franc.

Ce petit ouvrage constitue un remarquable traité de pathologie et de thérapeutique des maladies nombreuses et compliquées du larynx, de la gorge et du nez.

L'auteur, avec la clarté et la précision qui lui sont familières, donne d'abord des considérations générales sur la structure et les fonctions de ces organes. C'est une petite leçon d'anatomie populaire à retenir, grâce aux figures qui sont intercalées dans le texte. Il étudie ensuite les caractères principaux de chacune des maladies, leur mode d'évolution, leurs symptômes, leur degré de gravité ; puis raisonnant avec les Maîtres du Magnétisme, il fait admirablement comprendre combien elles sont, presque toutes, faciles à guérir par ce moyen, surtout si l'on y adjoint l'application de l'aimant et les soins intelligents de l'hygiène. Il indique fort bien *ce qu'il faut faire* pour chacun de ces cas, et *ce qu'il faut éviter*, tant pour les guérir que pour s'en préserver. Il termine par des exemples de guérisons qui ne laissent aucun doute sur l'efficacité de ces moyens, surtout dans les cas les plus graves, qui mettent la vie en danger à bref délai.

Henri Cornélis Agrippa, sa Vie et son Œuvre d'après sa Correspondance (1486-1535), par Joseph Onsier, Avocat, Docteur en droit, ancien Professeur de Droit Romain à l'Université de Bruxelles, ancien Élève de l'École des Hautes Études. Un vol. in-8 raisin, couv. en deux couleurs. Prix : 4 fr.

L'histoire intime d'un écrivain renommé intéresse toujours, et plus cet écrivain de talent a été l'objet d'acerbes critiques, plus on aime à connaître sa vie, son état d'âme et ses écrits. Au déclin du xve siècle et dans la première moitié du xvie, au milieu de ce groupe d'hommes distingués qui honorent cette mémorable époque, une figure apparaît multiple, bizarre, diffi-

cile à saisir avec vérité, mais aussi curieuse à étudier pour les circonstances romantiques de son existence pleine d'imprévu que par le côté scientifique. Henri Cornélis Agrippa, l'auteur de la *Philosophie Occulte*, le classique le plus célèbre des sciences Occultes, fut un des plus grands savants de son époque ; doué d'une vaste érudition, il se plaisait à captiver le public par les innovations les plus étranges et les doctrines les plus osées. Sa vie, sur laquelle on a beaucoup écrit de fables fantastiques, fut en harmonie avec ses paradoxes. Elle méritait d'être appréciée avec impartialité, aussi un érudit connu par ses travaux, a-t-il pris à cœur de faire cette étude, pour laquelle il a fouillé des documents de plusieurs mains ; il a rempli sa tâche avec un tel tact et dans un style si attrayant que tous ceux qui s'intéressent à ces études voudront connaître ce nouveau volume.

La Fraude dans la production des **Phénomènes médiumniques**, par CHARLES LANCELIN (1).

« L'auteur a beaucoup hésité à écrire cette étude.

« Ce qu'il va exposer, c'est l'arme à deux tranchants !

« Mais il faut mettre fin à des équivoques.

« Il s'agit d'obliger l'observateur à expérimenter avec des précautions multiples.

« De la sorte, l'observateur mettra en lumière des résultats probants.

« L'auteur sera voué aux gémonies par l'amateur de phénomènes.

« Tant pis ! L'auteur écrit pour l'homme de science. »

M. Lancelin a raison de faire entendre ce langage.

Ce langage est parfaitement justifié.

La Fraude *dans les phénomènes médiumniques* est une étude nécessaire.

En doutez-vous?

Alors, écoutez bien cette déclaration.

« Je suis l'organisateur des séances du médium CARANCINI, à Paris.

« Je ne le considère pas comme un médium exceptionnel, au point de vue des phénomènes qu'il produit.

« Mais il est exceptionnel, en se laissant lier !

« Bref, CARANCINI devient le héros de la thèse que je soutiens depuis plusieurs années.

« Il faut, d'un côté, entourer le médium de personnes dont la présence favorise la production des phénomènes.

« D'un autre côté, il faut mettre le médium dans l'*impossibilité* de FRAUDER. »

(1) Un vol. in-octavo. Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques (prix 5 francs).

De qui émanent ces piquantes réflexions?

Est-ce de M. Lancelin?

Pas le moins du monde! C'est de M. C. de Vesme. Je les découpe de la page 266 à la page 274 des Annales des sciences psychiques, dans le neuvième fascicule de 1912 (septembre 1912).

Que démontre la juxtaposition de ces deux citations?

Que Lancelin et de Vesme sont absolument d'accord sur l'importance de la fraude *dans les phénomènes médiumniques.*

Cet accord est un signe excellent, en faveur de l'exactitude de l'une et l'autre opinion.

Touchant la fraude en ces matières, le Dr Maxvell qui, si je ne m'abuse, est magistrat de la Cour d'appel de Paris, en même temps qu'homme de science, a émis un diagnostic qui mérite d'être signalé.

« La cause ordinaire de la fraude? L'intérêt.

« C'est le cas des charlatans, qui spéculent sur la crédulité publique.

« Il y a d'ailleurs d'autres mobiles.

« L'étudiant en médecine, dont j'ai conté de curieux exemples de fraude, n'obéissait pas à l'intérêt.

« Souvent, il a fraudé par espièglerie.

« Par exemple, dans une séance, donnée par un groupe spirite, pour fêter de nouveaux adeptes.

« Le professeur Bianchi n'a-t-il pas, lui-même, fraudé un phénomène pour s'amuser de son confrère Lombroso? »

Cette tranchante affirmation enseigne que la topographie de la fraude est d'étude délicate.

Je constate que M. Lancelin en décrit avec compétence les principaux sommets.

Il instruit encore le lecteur d'accidents minuscules, de labyrinthes et de méandres, en explorateur avisé et ingénieux.

« Il y a quelques années, j'avais voulu acquérir la médiumnité de l'écriture mécanique.

« Dans ce but, tous les soirs, pendant quatre mois, je m'installai devant mon bureau, un crayon à la main, une feuille de papier devant moi.

« D'abord, je n'obtins que des jambages. Ils étaient aussi informes qu'interminables.

« Puis, peu à peu, dans ces jambages, j'arrivai à discerner des mots, des phrases.

« Je me méfiai de moi-même.

« Je m'assujettis à un dur contrôle, mental et matériel.

« Les phrases cessèrent!

« Les jambages interminables persistèrent seuls.

« Ce que j'avais pris d'abord et de très bonne foi pour des COMMUNICATIONS se révélait le RÉSULTAT D'UNE NERVOSITÉ exaspérée, dominée par un SUBCONSCIENCE venue au jour.

« J'ai pu, en ce qui me concerne, analyser ce phénomène.

« Mais, combien de sujets peuvent se livrer à une pareille analyse? »

L'anecdote a son charme.

Elle est instructive. Osè-je dire qu'elle est amusante.

Elle manifeste une élégante application du GNOTI SAUTON.

Elle rappelle à la modestie le roseau pensant.

Cette modestie fait partie du matériel d'expérience, indispensable à l'homme de science pour se garder de la FRAUDE *dans les phénomènes médiumniques.*

Parmi les incidents qui se produisent couramment au cours de ces phénomènes, il convient de signaler les FAUSSES APPARENCES DE FRAUDE.

Accident bizarre ! Les mots mêmes qui servent à caractériser cet accident ont par leur antithèse un petit air de paradoxe, qui oblige à les relire.

D'ailleurs cette désignation a été attribuée à ce bizarre accident par un définiteur avisé des phénomènes médiumniques.

Elle émane de M. G. DELANNE, l'auteur de LES APPARITIONS *matérialisées des vivants et des morts*, traité magistral de ces phénomènes transcendants.

« Il arrive souvent que certains phénomènes, attribués au Spiritisme, ressortent en réalité à l'ANIMISME.

« Alors la force psychique du médium est mise en œuvre par lui-même.

« Il n'y a pas intervention d'un esprit, autre que le médium.

« L'être humain est constitué par divers éléments :

« 1. Le corps ;

« 2. L'intermédiaire plastique ;

« 3. L'esprit.

« L'intermédiaire plastique a reçu divers noms.

« C'est le PÉRISPRIT ; c'est le corps astral, c'est l'AÉROSOME.

« Est-il simple? Est-il multiple ou d'ordre composite?

« On penche maintenant vers la seconde hypothèse.

« Parmi les composants de l'AÉROSOME, on distingue le DOUBLE AITHÉRIQUE et le *corps astral*.

« Le DOUBLE AITHÉRIQUE détient la vie physique de l'être humain.

« Le CORPS ASTRAL détient la sensibilité et la FORCE NEURIQUE de l'être humain.

« Leur réunion, extériorée du corps matériel, forme le FANTÔME de l'être humain.

« Or ce fantôme s'extériore facilement.

« Pourquoi dans certains cas, ne se rend-on pas compte de cette extériorisation ?

« A cause de l'invisibilité ordinaire du fantôme.

« Or ce dédoublement est un phénomène ANIMIQUE.

« C'est d'ailleurs un phénomène banal.

« Mais, généralement, il échappe à la conscience de l'être humain.

« Un désir, un MONOIDÉISME suffit à le provoquer.

« Chez le médium, le phénomène est fréquent.

« Alors le SARCOSOME du médium reste inerte.

« Son AÉROSOME s'extériore : il va accomplir l'acte désiré, l'IDÉE caressée le MONOIDEISME.

« De ce dédoublement résultent trois possibilités de QUASI FRAUDE. »

La première de ces possibilités correspond au dédoublement complet du médium.

Le DOUBLE AITHÉRIQUE est constitué par une substance qui parfois donne au toucher l'illusion de la matière.

Ce DOUBLE AITHÉRIQUE est le moule du SARCOSOME.

Il en a la forme.

Il lui reste d'ailleurs relié fluidiquement, même quand il s'en extériore.

« La rupture de cette liaison, c'est la mort. »

Qu'arrive-t-il ?

L'assistant croit palper une ENTITÉ matérialisée.

Il constate que c'est la forme du médium.

Il crie à la fraude, quand il ignore la possibilité du phénomène ANIMIQUE

La seconde possibilité de QUASI-FRAUDE est encore plus criante.

Par là j'entends dire que l'ignorant du phénomène animique est alors tenté de crier encore plus fort à la fraude.

« Le fantôme du médium est réuni au sarcosome par un lien fluidique.

« Ce lien se rompt-il ? C'est la mort.

« Toute lésion infligée au fantôme se RÉPERCUTE sur le SARCOSOME, après la rentrée du fantôme qui reconstitue le médium.

« La lésion est-elle minime ? Un pincement par exemple !

« Alors le fantôme du médium peut la supporter sans émotion.

« La lésion est-elle grave ? Un coup ! La réintégration du fantôme peut alors être instantanée.

« Dans ce cas, comme dans celui du pincement, la marque de la lésion, ecchymose ou contusion, se reproduit sur le SARCOSOME, postérieurement à la réintégration de l'AÉROSOME.

« Quelle est alors l'impression de l'assistant ?

« Il a pincé la main d'un fantôme !

« Il a pincé la main d'une ENTITÉ qu'il estime venir de l'autre monde !

« Or il aperçoit un bleu sur le dos de la main du médium !

« Il saute en l'air !

« Il crie à la fraude ! »

La troisième possibilité de QUASI-FRAUDE a pour origine l'émission par le médium d'effluves, ressemblant à s'y méprendre, à des filaments ou à des cheveux.

Ces effluves s'échappent des doigts du médium ; elles donnent l'illusion d'un truc, au témoin qui ignore leur constitution fluidique.

Le Dr Ochorowicz a décrit avec précision ce phénomène.

« Il est possible de créer entre les mains du médium une sorte de fil, présentant pendant quelques minutes une certaine consistance.

« La formation du fil est accompagnée de froid.

« C'est un cas d'IDÉOPLASTIE matérielle, objective.

« Le vif désir de soulever un petit objet à distance engendre l'idée d'un FIL QUI FERAIT L'AFFAIRE.

« Cette idée se réalise. »

Les considérations qui viennent d'être exposées constituent de sérieux arguments en faveur de l'à propos des précautions énumérées par M. DE VESME dans « Le but des séances de CARANCINI à Paris. Le contrôle *subjectif* remplacé par le contrôle *objectif* ».

Le jour où le constructeur d'appareils chirurgicaux livrera le « fauteuil à médium » étudié avec le soin que comporte ce siège spécial, en un mot le « fauteuil CARANCINI », les trente-six fraudes signalées par M. LANCELIN ne hanteront pas chacune des expérimentations de l'homme de science.

Alors l'éloquence du fait médianimique rencontrera-t-elle encore un contradicteur ?

Non ! Cette fois, don Ovidio Rebaudi et M. P. Serié seront unanimes sur ELOCUENCIA DE LOS HECHOS.

Ils ne polémiqueront plus. Vive le fauteuil CARANCINI !

Le fauteuil de Monsieur de Vesme
Vaut la solution du problème,
Analysé par Lancelin.
De l'analyste ou du voltaire,
Donner la palme au plus malin ?
Quel tracas pour un commentaire !

La solution de M. C. de Vesme possède un rare mérite : « Mettre les hommes de science d'accord. »

La méthode de M. C. de Vesme apporte le remède au fléau signalé par M. Lancelin, à la FRAUDE.

Avant de fermer le livre de M. Lancelin, un mot encore sur un sujet scabreux :

« Il est un état d'esprit particulier, chez nombre de gens qui sont très religieux.

« Ils se croient d'une honnêteté scrupuleuse.

« Ils regardent comme un crime de léser qui que ce soit d'un sou.

« Et précisément, au nom de cette honnêteté, ils se livrent aux pires manœuvres, dans un sentiment qu'ils prennent pour de la charité envers leur prochain, en vue de faire échec par les moyens les plus déloyaux à ce qu'ils considèrent comme des manifestations sataniques.

« Un de nos principaux médiums avait été demandé chez M. Fulano, pour y donner une séance bien rémunérée.

« M. Fulano est de ces gens qui ont la morale facile, quand leurs convictions religieuses sont en cause. Il croit que Dieu absout les pires félonies, quand il s'agit de sa gloire.

« Il n'avait invité le médium que pour le disqualifier publiquement. Voici par quel moyen. »

Je m'aperçois que la suite du récit allonge démesurément un compte rendu qui atteint déjà les bornes ordinaires de ce genre d'articles.

Que le lecteur me pardonne de laisser son attention en suspens au moment le plus joli de la fable ! La suite, il la trouvera dans les pages 71 à 73 de La Fraude. Qu'il se hâte pourtant, s'il veut savoir la fin de l'anecdote. La Fraude n'existe qu'à deux cent cinquante exemplaires, tous numérotés et signés.

Il est probable que le plus diligent est seul assuré de savoir comment s'écroulèrent les manigances de M. Fulano.

DON PABLO.

L'Echo du Merveilleux publie un almanach qui est une véritable petite encyclopédie du mystère. Les écrivains les plus distingués du métapsychisme sans distinction d'écoles ont collaboré à ce joli volume abondamment illustré à la suite de la partie doctrine d'agréables nouvelles s'adressent à tous les lecteurs.

L'Almanach de l'Echo, Mme Gaston Méry. — Le Chemin parcouru, M. Gaston Méry. — Dans l'Avenir, Edouard Drumond. — Les Almanachs Prophétiques, G. Malet. — Dates Fatidiques du xxe Siècle, Timothée. — Horoscope de l'Année 1913, Raoul Larnier. — Quelques Termes parmi les plus usités, Chanoine Morlot. — Spiritisme et Spiritualisme, Abbé Gaffre. — Le Signe de Moutin, Emile Boirac. — Le Rêve, Le Colonel de Rochas. — Le Spiritisme, Gabriel Delanne. — La Théosophie, Commandant Courmes. —

Les Cryptes de l'Ame, Jules Bois. — Le Merveilleux, Sédir. — La Science et le Merveilleux, Dr Foveau de Courmelles. — Le Magnétisme et sa Nécessité, R. Saint-Dizier. — Triple Entente ou Triple Alliance, E. Vauchez. — La Graphologie, Solange Pellat. — La Chiromancie, Fraya. — Les Songes, de Mirbel. — L'Abbé Torné Chavigny, Charles Godard. — L'Aubépine Miraculeuse, Smilis. — — Le Château des Camélias, André Nervin. — Anecdote Alchimique, Raoul Larnier. — La Voyance et la Photographie Psychique, Albane de Siva. — Une Pierre Mystérieuse, A. de Garny. — Les Grands Médiums, Carita Borderieux. — Mme L. Feignez, L. Maurecy, Un volume in-16, 1 fr. 25.

SOCIÉTÉ ALLAN KARDEC. — Réunions et conférences tous les mercredis à 8 heures 1/2 du soir, 183, rue Saint-Honoré.

Pensée du mois (du 15 décembre au 14 janvier).

Faites, ô mon Dieu ! que je communique à mes frères l'ardente charité par laquelle mon cœur embrasse le monde, afin que tout ce qui pense et qui vit sur la terre et dans le ciel s'unisse à vous d'action, d'intelligence et d'amour ; afin que la créature sans atteindre votre être incommunicable, sans être absorbée en lui, soit cependant une en vous ; afin que l'esprit dans sa liberté exécute aussi bien vos lois que l'insensible matière ; qu'il n'y ait pas dans l'univers un seul désir, une seule pensée, un seul sentiment qui n'aboutisse à l'harmonie, afin que votre sainte volonté s'accomplisse dans toutes les parties des cieux !
(*André Pezzani. — La pluralité des existences de l'âme.*)